NAM-PHONG TÙNG-THƯ
PHẠM QUỲNH *Chủ-nhiệm*

LA POÉSIE ANNAMITE

PAR

PHẠM QUỲNH



XUẤT-BẢN TẠI
ĐÔNG-KINH ẤN-QUÁN
Phố hàng Gai số 82, Hà-nội.
1931

NAM-PHONG TÙNG-THƯ

Chữ quốc-ngữ ngày nay đã phổ-thông khắp trong nước, có thể dùng làm cái lợi-khí để truyền-bá sự học trong dân-gian.

Về sách quốc-ngữ gần đây xuất-bản cũng đã nhiều, nhưng ngoài những sách giáo-khoa để dùng trong các trường sơ-học, phần nhiều là những sách thơ-văn, tiểu-thuyết ; tuy cũng có quyển có giá-trị, bổ-ích cho quốc-văn, song vẫn là sách « văn-chương chơi », không giúp gì cho việc truyền-bá sự học. Mà việc này chính là việc cần-cấp ngày nay.

Nho-học mỗi ngày một tàn, tây-học dẫu có tấn-tới mà ngôn-ngữ bất-đồng, văn-tự sai-biệt, cũng khó lòng phổ-cập trong dân-gian. Phổ-thông tri-thức trong nước ta gần đây có phần sút kém cũng là bởi lẽ đó.

Vậy ngày nay thế-tất phải dùng chữ quốc-ngữ làm cái lợi-khí để giới-thiệu các học-thuật tư-tưởng Đông Tây cho phần nhiều quốc-dân được biết, ngõ-hầu giúp cho cái trình-độ tri-thức trong nước ngày một cao hơn lên.

Bộ « Nam-Phong Tùng-Thư » *này mở ra là muốn theo đòi cái mục-đích đó.*

Cái chí chúng tôi là muốn giúp cho phần nhiều người Việt-Nam ta, không cần phải

LA POÉSIE ANNAMITE

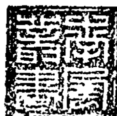
NAM-PHONG TÙNG-THƯ
PHẠM QUỲNH *Chủ-nhiệm*

LA POÉSIE ANNAMITE

PAR

PHẠM QUỲNH





XUẤT-BẢN TẠI
ĐÔNG-KINH ẤN-QUÁN
Phố hàng Gai số 82, Hà-nội.
1931

AVANT - PROPOS

Des amis qui s'intéressent à tout ce que j'écris m'ont demandé à différentes reprises de réunir en volume les articles, études, essais que j'ai publiés dans divers revues et journaux.

J'ai longtemps hésité à le faire, estimant que ces écrits de circonstance n'ont souvent qu'un intérêt d'actualité et ne méritent pas d'être recueillis. Il en est ainsi notamment des articles ou études politiques qui pouvaient avoir quelque valeur au moment où ils furent écrits, mais qui paraissent aujourd'hui quelque peu périmés.

Peut-être des études d'un caractère plus purement littéraire présentent-elles un intérêt plus durable.

Aussi me suis-je décidé à en recueillir quelques-unes dans la plaquette que je présente aujourd'hui au public.

Ecrivain en langue annamite, je n'ai nullement la prétention de faire de la littérature en français. Depuis vingt ans je n'ai poursuivi qu'un but : travailler à l'amélioration de ma langue nationale, et j'ai eu relativement peu d'occasions d'écrire en français.

Je demande donc l'indulgence du lecteur pour ces modestes essais conçus et écrits dans une langue qui n'est pas la mienne, mais à laquelle je voue un véritable culte, parce qu'elle m'apparaît comme un merveilleux instrument de culture et de civilisation

J'ai dépensé pour l'acquérir les plus belles années de ma jeunesse. Puisse cet effort fervent être un gage des sentiments que je nourris à l'égard du grand pays que les hasards de l'histoire ont mis en contact avec nous et dont, avec la majorité de mes compatriotes, j'attends la régénération de mon pays et de ma race.

Aussi bien la plupart des essais qu'on va lire s'inspirent-ils d'une idée commune : faire connaître aux Français un peu de cette âme annamite réputée si fermée et qui ne l'est que pour ceux qui n'ont pas pris la peine de l'étudier avec sympathie.

Hanoi, Octobre 1930

PHẠM QUỲNH

Les études et essais qui forment ce volume ont paru à différentes époques, soit dans la Revue Orient et Occident *de Paris et dans le « Supplément français » de la Revue* Nam-Phong, *soit dans les journaux* L'Indochine républicaine, — *qui a cessé de paraître,* — *et* France-Indochine *auquel l'auteur collabore régulièrement depuis deux ans.*

LA POÉSIE ANNAMITE (1)

C'était une nuit de lune, sur la Rivière de Huè. Suivant une habitude chère aux lettrés et aux artistes de la Capitale, nous avions, mes amis et moi, loué un sampan, un de ces sampans à demi-couverts qui par les nuits claires d'été, promènent sur la «Riviere des Parfums » les amoureux et les poètes comme le font les gondoles de Venise. Nous voguions lentement loin de la Ville, remontant la Rivière dans la direction des Tombeaux Impériaux, qui sont peut-être de tous les sites de la terre les plus poétiques par le charmie d'indéfinissable mélancolie qui s'en dégage. Tout étancalme sous la lumière blanche de la lune. On n'est tendait que le bruit de la rame que poussait d'une main nonchalante notre jeune sampanière. Impressionnés par la beauté du paysage, nous nous mîmes à réciter des vers ; l'un d'entre nous qui était poète en improvisa quelques-uns ; Mais avec la séverité qui distingue les jeunes littérateurs, nous étions d'accord pour trouver que ni les vers anciens, ni les vers modernes n'étaient capables d'exprimer toute la poésie

---

(1) Conférence faite à l'Association française des Amis de l'Orient à Paris, le mercredi 5 juillet 1922.

Cette conférence a été recueillie, avec quelques autres, dans le volume intitulé *Quelques conférences à Paris* Imprimerie Tonkinoise, Hanoi, 1923), aujourd'hui complètement épuisé.

intense éparse dans l'espace, qui nous pénétrait tous à cette heure divine de la nuit où l'âme se sentait en accord avec le rythme de l'universelle harmonie. Tout à-coup une voix s'éleva au milieu du silence à peine troublé par notre conversation. C'était notre jeune sampanière qui, empoignée elle-même et peut-être à son insu par la grandeur du spectacle, chantait une de ces chansons populaires, si mélodieuses, si douces qu'elles semblent des voix de la nature s'exhalant d'elles-mêmes du silence de l'espace. Elle chantait sur le rythme des « chansons de sampaniers », qui consiste à allonger la voix de telle sorte qu'elle suive le mouvement même de la rame.

Elle chantait :

Le vent qui souffle incline les jeunes branches de bambou ;

J'entends de ce côté-ci du fleuve le son de la cloche de la pagode voisine et de l'autre le chant du coq qui annonce les veilles (1).

A entendre cette chanson si simple et en même temps si évocatrice qu'on semblait percevoir réellement l'écho lointain d'une cloche et d'un chant de coq, seuls bruits qui convenaient à un tel paysage et qui lui manquaient en effet, nous eûmes pendant un instant l'impression de la vraie poésie. Autant nous avions été sévères en jugeant les vers savants et compliqués des poètes anciens et modernes, autant nous fûmes d'accord pour reconnaître dans cette chanson si sim-

---

(1) *Gió đưa cành trúc la-đà,*
Tiếng chuông Thiên-mụ, canh gà Thọ-xương.

ple, création spontanée de l'ame populaire, cet accent profond et indéfinissable qui révèle le fonds de poésie de notre race.

Et, en effet, si la poésie, malgré toutes les définitions savantes qu'on en a données, consiste en dernière analyse en une certaine faculté de s'émouvoir devant les spectacles de la vie et de la nature, et de rendre cet émoi doux et passager en des phrases harmonieuses et rythmiques, notre peuple a toujours possédé cet instinct poétique en quelque sorte à l'état pur. J'entends par là qu'il a été très peu cultivé pour lui-même, exploité d'une façon savante par des hommes qui font profession d'être poètes, et qu'il se manifeste tout naturellement dans les masses profondes du peuple.

Car la poésie annamite, — et c'est cela qui fait, je crois, son originalité, — est en grande partie populaire. L'élite intellectuelle du pays, qui formait jusque dans ces derniers temps une classe spéciale, celle des lettrés ou humanistes, uniquement versée dans l'érudition et les lettres chinoises, s'est toujours distinguée par un dédain absolu à l'égard de la langue nationale, langue vulgaire, bonne tout au plus pour le peuple inculte et illettré. Ce dernier qui ne sait pas, pour exprimer ses sentiments, se servir de la métrique savante des maîtres *Tou Fou* et *Li Tai-Pé*, s'est bien vu obligé d'user du parler du terroir.

Et de fait, il en a su tirer un excellent parti, aidé par cet instinct poétique dont j'ai parlé plus haut et la musicalité, si je puis ainsi dire, de notre langue, si chantante avec la gamme de ses tons qui fait le désespoir des annamitisants. C'est ainsi que s'est formée, à

travers les siècles, cette riche littérature populaire annamite, composée de chansons, de distiques, de dictons et proverbes, de phrases plus ou moins assonancées, de métaphores, d'images, de comparaisons poétiques, qui constituent comme la trame même de notre langue.

Cette littérature populaire est en grande partie orale. Notre langue, longtemps négligée par les lettrés, n'a été cultivée que dans le peuple par des chanteurs populaires, sorte de trouvères ou troubadours, qui s'en allaient de village en village chanter dans les cérémonies et les fêtes. Ces poètes ambulants improvisaient suivant les circonstances, et ces vers improvisés se transmettaient de bouche en bouche et s'incorporaient dans la langue courante qui s'enrichissait ainsi de tournures et d'expressions nouvelles.

Certains villages, obéissant à une tradition originale et charmante, reunissaient aux jours de fêtes, principalement à la fête de la mi-automne, où la lune dans toute sa pureté inonde de sa blanche lumière la vaste étendue des rizières et la cime frissonnante des bambous, les jeunes gens et les jeunes filles des environs et instituaient des concours de chansons. Les jeunes gens chantaient, les jeunes filles répondaient, improvisant des vers nouveaux sur le thème ancien de l'amour, et ces duos poétiques duraient jusqu'à une heure avancée de la nuit. Un jury de notables notait les meilleures chansons et décernait les prix : quelques boîtes de thé pour les garçons, pour les filles un couvre-seins ou une ceinture en soie rose

Et c'est ainsi que,tandis que nos lettrés chantaient en vers chinois les neiges du *T'ai-Chau*, qui sont

aussi inconnues à nos pays que les glaciers des Alpes, ou les sites du *Si-Hou* et les flots du *Hoang-Ho* que nous ne connaissons pas plus que le Michigan ou le Mississipi, le peuple de son côté travaillait à enrichir, à assouplir, à affiner la langue et à lui donner cette vitalité remarquable qui a résisté à plusieurs siècles de domination chinoise.

Cette charmante coutume des « concours de chansons» tend malheureusement à disparaître, tandis que se multiplient dans les villes les cinémas, les cafés et les théâtres ; c'est, comme on le dit, la rançon du progrès.

Je voudrais tâcher de vous donner ici une idée de ce qu'est cette poésie populaire annamite. Je voudrais ensuite vous montrer, en vous parlant d'un chef-d'œuvre de notre littérature poétique, comment cette poésie populaire est devenue, si je puis ainsi m'exprimer, de la « poésie littéraire » quand elle est passée du peuple à l'élite lettrée, quand elle a été cultivée avec soin par des écrivains de race.

Car, malgré le dédain général de nos lettrés pour la langue populaire, il s'en est bien trouvé quelques-uns qui, au cours de notre longue histoire, ont eu à cœur de perfectionner leur idiome national.

Le fait qu'ils y ont réussi en produisant quelques œuvres remarquables, qui montrent à quelle richesse, quelle souplesse, quelle profondeur de pensée et d'expression peut atteindre notre langue, doit aviver notre regret qu'ils n'aient pas été davantage suivis dans la voie qu'ils avaient tracée, et que l'emprise trop forte de la culture et des lettres chinoises ait à ce point contrecarré la pleine éclosion d'une véritable littérature nationale.

Je voudrais ainsi vous montrer sous ses deux aspects la littérature poétique annamite. Mais je ne me flatte

pas de pouvoir y réussir complètement ; car pour vous donner une idée de notre poésie, il faut vous en traduire quelques spécimens, et vous savez combien ces traductions sont difficiles quand elles ne sont pas impossibles. Traduire ici, c'est toujours trahir, et c'est quelquefois fausser complètement l'original, si l'on veut s'en tenir à cette fidélité superficielle qu'est une trop grande littéralité, quand il s'agit de productions aussi spéciales à l'esprit d'un peuple que les chansons et les poésies, lesquelles valent non seulement par leur fond, par le sens qu'elles expriment, mais aussi par leur forme, leur tournure particulière, par la musique de leurs mots, choses essentiellement intransmissibles d'une langue à une autre. D'autre part, pour bien traduire, il faut connaître à fond les deux langues, la langue originale et celle dans laquelle on traduit. Si j'ai la prétention de bien connaître ma langue maternelle, je n'ai pas l'outrecuidance de prétendre posséder à fond toutes les finesses de la langue française. C'est vous dire que mes traductions seront forcément imparfaites. Je vais pourtant m'y essayer, en sollicitant toute votre indulgence et votre bienveillante attention.



Un grand nombre de nos chansons et de nos poésies populaires n'ont pas par elles-mêmes un sens précis, mais évoquent par des combinaisons de mots des associations d'idées. Celles-là sont pratiquement intraduisibles et il faut connaître notre langue pour en goûter toute la saveur particulière. Mais d'autres qu'on peut traduire perdent dans la traduction une partie de leur charme original.

Ainsi un jeune homme qui, le soir venu, pense à sa Dulcinée, chante ces deux vers :

Chaque soir qui revient me ramène le même souvenir,
Le souvenir d'une personne qui porte un sac brodé à la main et un foulard rouge sur l'épaule.

Cette traduction, qui est fidèle au texte, ne rend que très imparfaitement l'idée de tristesse qui est exprimée dans le vers original.

Je vous demande la permission de vous citer les vers annamites pour vous faire mieux apprécier le charme de cette chanson très connue :

Chiều chiều lại nhớ chiều chiều,
Nhớ người đẫy gấm khăn điều vắt vai !

Vous remarquez la répétition des mots *chiều chiều* dans le premier vers qui peut se traduire textuellement :

« Soir, soir, encore, se souvenir, soir, soir. »

Cette répétition des mots *chiều chiều* est pour une oreille annamite d'un charme infini et exprime toute la tristesse du soir et toute la mélancolie du souvenir.

D'autres chansons font allusion à des jeux de mot qui sont aussi intraduisibles. Ainsi, celle-ci, qui, en dehors de son sens exquis, repose sur un jeu de mots très commun en annamite :

Ô lune, quel âge avez-vous pour qu'on vous appelle la « vieille lune ? »
Et vous, ô montagne quel âge avez-vous pour qu'on vous appelle « jeune montagne ? »
Tant qu'il y aura la lune, il y aura les montagnes !

Trăng bao nhiêu tuổi trang già ?
Núi bao nhiêu tuổi gọi là núi non ?
Còn trăng thì núi hãy còn !

Le jeu de mots réside dans les expressions *trăng già* (la vieille lune et *núi non* (la jeune montagne). La lune est chez nous la déesse de l'amour. On la représente sous la forme d'une belle fée qui habite dans la lune et préside aux mariages et aux liaisons d'amour. Mais il lui arrive parfois de se tromper en unissant des couples mal assortis ou qui ne s'entendent pas. Ceux-là lui en veulent et se vengent en l'appelant la « vieille Lune » (*Trăng già*).

Núi-non est une expression double qui veut dire « montagnes et collines », mais *non* a encore le sens de « jeune », de sorte qu'on peut l'opposer à *Trăng già* dans cette chanson exquise qui exprime avec tant de grâce l'idée de l'éternité de la nature.

Et l'idée de la relativité de toutes choses est exprimée avec non moins de grâce dans ces vers que tous les enfants chantent :

Ô Lune, vous vous vantez d'être plus claire que la lampe:
Pourquoi vous laissez-vous cacher par les nuages ?
O lampe, vous vous vantez d'être plus claire que la lune:
Allez vous mettre au vent, et nous verrons ce qu'il
[adviendra de vous ! (1)

---

(1) *Trăng khoe trăng tỏ hơn đèn,*
Sao trăng lại phải chịu luồn đám mây ?
Đèn khoe đèn tỏ hơn trăng,
Đèn ra trước gió được chăng hỡi đèn ?

Il y a aussi beaucoup de philosophie dans cette autre chanson, où l'homme prend conscience de la limite de ses forces devant la toute-puissance de la nature:

Je défie quiconque de balayer toutes les feuilles de [la forêt ;
Alors je conseillerai au vent de ne plus secouer les [arbres.
Je défie quiconque de me dire combien il y a de [plants de riz dans la vaste rizière,
Combien le fleuve que voici fait de détours et com-[bien il y a de couches dans les nuages ? (1)

Et que dire de cette chanson du lotus, la fleur du sage, qui conserve sa pureté même dans la boue :

Qui peut-il se comparer au lotus ?
Il a des pétales roses tout autour et des étamines [jaunes au milieu ;
Il est jaune à l'intérieur, sa tige est blanche et ses [feuilles sont vertes ;
Il pousse dans la boue et n'en sent pas l'odeur nau-[séabonde. (2)

---

(1) *Đố ai quét sạch lá rừng,*
Để ta khuyên gió gió đừng rung cây !
Đố ai biết lúa mấy cây,
Biết sông mấy khúc, biết mây mấy tầng !

(2) *Đố ai mà ví như sen ?*
Chung quanh cánh đỏ, giữa chen nhị vàng.
Nhị vàng cánh trắng lá xanh,
Gần bùn mà chẳng hôi tanh mùi bùn.

C'est le symbole du sage qui conserve sa pureté au milieu de la corruption du siècle.

Et cette plainte du pauvre, comme elle est touchante et comme elle est philosophique !

Voyez ces gens richement habillés ;
Et voyez moi qui n'ai qu'une robe déchirée comme [un manteau de feuilles !
Maudite, sois-tu, ô ma robe déchirée !
C'est toi qui me fais perdre mes amis les plus chers.(1)

Mais ce qui est d'un charme encore plus prenant, ce sont ces petites chansons d'enfant qui, sous une naïveté apparente, cache parfois une grande profondeur de pensée :

Fourmi, ô fourmi, tu cours dans la maison ;
Je vais fermer la porte, où vas-tu sortir ?
Poisson, ô poisson, tu nages dans la mare ;
Je vais y jeter de l'eau, comment fais-tu pour [t'enfuir ?(2)

---

(1) *Người thì mớ bẩy mớ ba,*
Người thì áo rách như là áo tơi,
Cha đời cái áo rách này !
Mất chúng mất bạn vì mày áo ơi !

(2) *Con kiến mày chạy trong nhà,*
Ta đóng cửa lại mày ra đàng nào ?
Con cá mày ở dưới ao,
Ta tát nước vào mày chạy đàng mô ?

Et cette autre :

Je suis la blanche petite aigrette qui barbote au [bord de la mare ;
Si j'ai mal fait, vous pourrez me faire cuire avec les [jeunes pousses de bambou.
Mais, je vous en supplie, Monsieur, faites-moi cuire [dans de l'eau claire et propre;
Ne me faites pas cuire dans de l'eau malpropre : cela [fera mal au cœur à la pauvre petite aigrette (1)!

N'est-elle pas touchante et délicieuse à la fois, cette humble prière de la pauvre petite aigrette blanche qui, jusque dans la mort qu'elle accepte avec résignation comme un sacrifice, veut conserver dans toute sa pureté sa blancheur immaculée ?

Ces petites poésies et ces petites chansons dont je viens de vous montrer quelques spécimens, sont innombrables. Elles sont chantées dans tout le peuple ; un certain nombre sont particulières à certaines régions ; la plupart, avec quelques variantes, sont communes aux trois pays annamites. Elles sont les véritables créations de l'âme populaire de chez nous.

*
* *

Les plus intéressantes sont, à coup sûr, les chansons d'amour. Nos poètes populaires ont de l'amour une conception très simple. Ce sentiment, selon eux, ne peut exister que par et dans le mariage. Ils ne connaissent pas les complications de l'amour extra-conjugal, ni les déliquescences de l'amour artiste, produits des

---

(1) *Con cò lặn-lội bờ ao,*
Tôi có tội nào ông sáo với măng.
Có sáo thì sáo nước trong,
Chớ sáo nước đục đau lòng cò con!

sociétés surcivilisées. Deux jeunes gens qui s'aiment, se disent de belles paroles dans le seul espoir de s'unir l'un à l'autre par le mariage pour fonder un ménage et perpétuer la race. Il en résulte qu'il manque peut-être dans l'expression poétique de ce sentiment une certaine variété, mais le sentiment lui-même y gagne en force et en dignité, et en tout cas, en profitent et l'ordre social et la discipline familiale, ce qui n'est pas un mal, bien au contraire.

Avant de faire la cour à une jeune fille, le jeune homme commence par lui offrir une chique de bétel. La chique de bétel est vraiment chez nous la messagère de l'amour.

Puisque je vous rencontre ici, permettez-moi de vous [offrir une chique de bétel;
Vous la chiquerez ou vous ne la chiquerez pas, mais [prenez-la pour me faire plaisir (1).

La jeune fille, si elle est galante, accepte et en offre une de son côté en disant :

Je suis entrée dans le jardin et j'y ai cueilli une [noix d'arec verte.(2)
Je l'ai coupée en six et j'en ai fait ces chiques de bétel [que je vous offre.
Ces chiques sont faites avec de la chaux de Chine ;
J'y ai mis à l'intérieur du *cát-cánh* (matière piquan-[te) et aux deux bouts de la cannelle piquante.

---

(1) *Tiện đây đưa một miếng trầu,*
Chẳng ăn cầm lấy cho nhau bằng lòng.

(2) *Vào vườn hái quả cau xanh,*
Bổ ra làm sáu mời anh xơi trầu.
Trầu này têm những vôi Tầu.
Giữa têm cát-cánh hai đầu quế cay.

Elles troublent la tète, vraiment, quand on les prend.
Sont-elles fortes, sont-elles fades, sont-elles piquantes,
[sentent-elles trop la chaux, je ne sais,
Comme je ne sais si nous serions jamais mari et femme.
Quoiqu'il en soit, prenez-en quelques-unes pour con-
[tenter mon cœur qui pense à vous !

La chique de bétel joue un si grand rôle dans ces préliminaires d'amour qu'on la rencontre dans toutes les chansons entre jeunes gens et jeunes filles :

Puisque nous nous rencontrons ici, veuillez prendre
[une chique de bétel,
Rien que pour se faire connaissance et pouvoir se
[saluer après.
Ce n'est rien une petite chique de bétel ;
Mais elle pourrait unir à jamais deux êtres qui
[s'aiment,
C'est en chiquant le bétel qu'on fait ses confidences.
Et qu'on pèse ensemble les raisons pour et contre.
La chique de bétel, c'est ce qui entretient l'amitié,
Et c'est ce qui prépare la voie à l'amour ! (1)

Trầu này ăn thật là say.
Dầu mặn. dầu lạt, dầu cay, dầu nồng,
Dầu chẳng nên đạo vợ chồng ,
Xơi giăm ba miếng kẻo lòng nhớ thương !

(1) *Gặp nhau ăn một miếng trầu,*
Gọi là nghĩa cũ về sau mà chào.
Miếng trầu đã nặng biết bao,
Muốn cho đông-liễu tây-đào là hơn.
Miếng trầu kể hết nguồn cơn,
Muốn xem đây đấy thiệt hơn thế nào.
Miếng trầu là nghĩa tương-giao,
Muốn cho đây đày duyên vào hợp duyên.

Après ces préliminaires, le jeune homme demande à la jeune fille si elle est libre :

— Vous êtes, ma sœur, comme une pièce de soie rose;
Est-elle encore libre ou bien est elle déjà retenue
[par quelqu'un ? (1)

La jeune fille répond :

— Je suis, mon frère, comme une pièce de soie rose,
Qui flotte au vent au milieu du marché et ne sait
[en quelles mains elle va tomber ! (2)

Parfois c'est la jeune fille elle-même qui provoque en chantant :

— Je suis un petit oiseau rare pris dans un filet rose ;
Qui peut m'en délivrer, je lui offrirai volontiers,
[pour le dédommager de sa peine, un taël d'or ! (3)

Le jeune homme répond :

— Je ne me contenterai pas, ma sœur, du taël d'or.
Mon cœur est décidé à vous prendre vous-même ! (4)

---

(1) *Thân em như tấm lụa đào,*
Còn nguyên hay dã xé vào tay ai?

(2) *Thân em như tấm lụa đào,*
Phất-phơ trong chợ biết vào tay ai?

(3) *Chim khôn mắc phải lưới hồng,*
Ai mà gỡ được đền công lạng vàng.

(4) *Đền vàng anh chẳng lấy vàng,*
Lòng anh chỉ quyết lấy nàng mà thôi!

Maintenant, si vous voulez savoir quelles sont les qualités physiques et morales qui dans une jeune fille font rêver les jeunes gens, voici ce que vous apprend un galant dans une chanson qu'il adresse à sa bien-aimée :

Je vous aime premièrement pour vos beaux cheveux [qui pendent en « queue de coq » (1) ;

Deuxièmement, pour vos paroles pleines d'entrain [et de charme ;

Troisièmement, pour vos belles joues qui, lorsque [vous riez, font deux petites fossettes rondes [comme deux sapèques ;

Quatrièmement, pour vos dents laquées plus noires [que le jais ;

Cinquièmement, pour les amulettes qui pendent du [haut de votre couvre-seins ;

Sixièmement, pour le chapeau de Thượng aux jolis [pendentifs qui vous donnent un air si mignon ;(2)

---

(1) C'est une suprême élégance pour les dames et les demoiselles d'enrouler leur chevelure de telle sorte qu'il reste un petit bout qui pend dernière la nuque ; c'est ce qu'on appelle la « queue de coq ».

(2) *Một thương tóc bỏ duôi gà,*
Hai thương ăn-nói mặn-mà có duyên.
Ba thương má núng đồng tiền,
Bốn thương rang lánh hạt huyền kém thua.
Năm thương cổ yếm deo bùa,
Sau thương nón Thượng quai tua dịu-dàng.

Septièmement, pour votre sagesse et votre conduite [exemplaire ;
Huitièmement, pour votre bouche gracieuse qui est [encore plus gracieuse quand vous parlez ;
Neuvièmement, je vous aime, ma chère demoiselle, [parce que vous êtes seule ;
Et dixièmement, pour vos beaux yeux qui semblent [rêver à quelqu'un !

C'est aussi un suprême chic pour nos belles dames d'arranger leurs sourcils en forme de « feuille de saule », On dit alors qu'elles ont des sourcils tranchants comme une lame de canif. C'est pour se moquer un peu de cette mode qu'un jeune galant dit à sa belle:

Je reve de pouvoir vous épouser, Mademoiselle.
J'achèterai alors des briques de Bát-tràng pour bâtir:
Je bâtirai en long et en large ;
Et je vous bâtirai un joli petit bassin en forme de [demi-lune pour que vous y laviez vos pieds.
Mais je vous prierai de ne laver que vos pieds et vos mains ;
Ne lavez pas vos sourcils : vous feriez mourir les poissons de mon étang !

Bảy thương nết ở khôn-ngoan,
Tám thương miệng nói lại càng thêm xinh.
Chín thương cô ở một mình,
Mười thương con mắt hữu-tình với ai !
(1) *Ước gì anh lấy được nàng,*
Để anh mua gạch Bát-tràng về xây.
Xây giọc rồi lại xây ngang,
Xây hồ bán-nguyệt cho nàng rửa chân.
Có rửa thì rửa chân tay,
Chớ rửa lông mày chết cá ao anh !

Tous les jeunes gens qui adressent des chansons galantes aux jeunes filles ne rêvent que de trouver une épouse. Ecoutez cette charmante déclaration d'amour d'un jeune paysan :

Hier, j'ai puisé de l'eau devant la maison commune,
Et j'y ai oublié ma blouse avec une fleur de lotus.
Si vous l'avez, ma sœur, je vous prie de vouloir bien [me la rendre,
A moins que vous ne vouliez la garder chez vous [comme un cage.
Ma blouse a une bordure qui se décolle ;
Je n'ai pas encore de femme, et ma vieille mère n'a [pas eu le temps de me la raccommoder.
Il y a longtemps que ma blouse est déchirée ;
Et je voudrais vous demander, mademoiselle, de me [la raccommoder.
Quand vous l'aurez fait, je vous paierai votre salaire,
Et le jour de votre mariage, je vous viendrai en aide(1).

---

(1) *Hôm qua tát nước đầu đình,*
Bỏ quên cái áo với cành hoa sen.
Em được cho chúng anh xin,
Hay là em để làm tin trong nhà.
Áo anh sứt chỉ đường tà,
Vợ con chưa có mẹ già chửa khâu.
Áo anh sứt chỉ đã lâu,
Muốn mượn cô ấy vào khâu cho cùng.
Khâu rồi anh sẽ trả công,
Ít nữa lấy chồng anh lại giúp cho.

Je vous apporterai un panier de riz cuit à l'étuvée;
Un porc bien gras, une jarre d'alcool mousseux ;
Une paire de nattes pour votre lit ;
Une paire de couvertures pour vous couvrir et une [paire de boucles d'oreille pour que vous les portiez ;
Avec en plus une ligature huit *tiền* pour payer la [redevance au village ;
Une ligature cinq *tiền* pour les droits de mariage et [un régime de noix d'arec par-dessus le marché !

Il est bien malin, le jeune paysan, car son énumération des cadeaux qu'il apportera à sa belle le jour du mariage ressemble fort aux cadeaux qu'un fiancé apporte à la famille de sa fiancée.

Il arrive quelquefois que la condition de fortune du jeune homme fait hésiter la jeune fille et la rend perplexe.

Le jeune homme tâche de la convaincre :

Etes-vous sûre que vous trouverez un meilleur parti ?
Sachez, ma sœur, que le petit pont de bambou est parfois [plus solide que le pont bâti et couvert en briques (1).

Giúp cho một thúng xôi vò,
Một con lợn béo một vò rượu tăm.
Giúp em đôi chiếu em nằm,
Đôi chăn em đắp đôi trằm em đeo.
Giúp em quan tám tiền cheo,
Quan năm tiền cưới lại đèo buồng cau!

(1) *Chắc về đâu đã hẳn hơn đâu?*
Cầu tre vững dịp hơn cầu thượng-gia.

Et puis, grimpez au ciel et demandez à la Déesse de la [Lune ;
Elle vous dira que la destinée d'une jeune fille est [comme celle de la goutte de pluie qui tombe du ciel ;
Elle peut tomber dans un puits à l'eau fraîche et claire,
Elle peut aussi tomber sur un champ d'aubergines.
Ecoutez-moi, ma sœur, quand on s'aime et qu'on [veut se marier, on ne regarde pas à la fortune !

C'est la sagesse même.

Le jeune homme peut se tromper et s'éprendre d'une femme mariée. C'est alors une plainte pleine de regrets, résignée, discrète, mais combien triste !

J'ai grimpé sur le pamplemoussier pour cueillir des [fleurs.
Je suis descendu dans les champs d'aubergines pour [chercher les boutons de *tam-xuân*.
Les boutons de *tầm-xuân* donnent des fleurs vertes [et bleues ;
Mais à qui les offrirai-je, puisque vous êtes déjà mariée ? (1)

Bắc thang lên thử hỏi trăng già,
Phận đàn bà con gái hạt mưa sa giữa trời !
May ra gặp được giếng khơi,
Chẳng may gặp phải nơi ruộng cà cũng thôi,
Trót yêu nhau giá thú bất luận tài !

(1) *Trèo lên cây bưởi hái hoa,*
Bước xuống ruộng cà hái nụ tầm-xuân.
Nụ tầm-xuân nở ra xanh biếc,
Cô có chồng anh tiếc lắm thay !

Si la jeune femme a le même sentiment, voici comment elle répond :

Hélas ! oui, je suis mariée !
Pourquoi ne m'avez-vous pas demandée quand j'étais [encore libre ?
Maintenant je suis déjà mariée;
Je suis comme l'oiseau qui est enfermé dans la cage, [comme le poisson qui a mordu à l'hameçon.
Le poisson qui a mordu à l'hameçon, quand pourra-[t-il s'en dégager ?
L'oiseau qui est enfermé dans sa cage, quand pourra-[t-il en sortir ? (1)

La jeune femme annamite, qui exhale ces plaintes tristes, n'est pas sans aspirer vers le droit à la vie, le droit à l'amour qui tourmentent tant ses romantiques sœurs d'Occident. Mais la discipline sociale est tellement forte chez nous que ces révoltes individuelles finissent toujours par se résoudre en une sorte de résignation stoïque, qui n'est pas sans avoir sa beauté et sa grandeur. Dans ces conflits de l'amour et du devoir, c'est le sentiment du devoir

---

(1) *Bây giờ em đã có chồng,*
Sao anh chẳng hỏi những ngày còn không ?
Bây giờ em đã có chồng,
Như chim vào lồng như cá cắn câu.
Cá cắn câu biết đâu mà gỡ ?
Chim vao lồng biết thủa nào ra ?

qui toujours triomphe. Et ce sentiment comporte parfois de tels scrupules, de telles délicatesses, qu'il atteint jusqu'aux hauteurs du sacrifice, un sacrifice total, complet, qui est presque de l'héroïsme. Je ne peux pas ne pas me rappeler ici cette anecdote classique bien connue chez nous d'une jeune femme de la noblesse chinoise, qui, mariée, reçoit un jour d'un jeune homme qui l'aimait, deux perles en souvenir de leur amour passé. Elle les a acceptées et les a cousues dans un pan de sa robe. Mais à la réflexion, elle les enlève et les renvoie au jeune homme avec, dit elle, deux larmes, en y joignant une poésie infiniment noble, dans laquelle elle le remercie de sa délicate attention, et dit qu'elle ne peut plus, sans forfaire au devoir et à l'honneur, accepter de tels souvenirs. Cette poésie, beaucoup de nos femmes et de nos filles la savent par cœur.

Il arrivera un jour où, avec les progrès de l'instruction occidentale et le contact de la civilisation moderne, les femmes annamites, comme leurs sœurs d'Occident, puisque telle est, paraît-il, la loi du progrès, — revendiqueront, elles aussi, ce qu'on est convenu d'appeler leur droit à la vie et à l'amour. Mais, tout égoïsme masculin mis à part, nous souhaiterions que nos compagnes et nos sœurs conservassent toujours intact ce haut sentiment du devoir qui a fait la force de notre famille et la vitalité de notre race.



Je vous ai montré quelques spécimens de la poésie populaire annamite. Ce sont les vraies fleurs du terroir de chez nous, qui poussent pour ainsi dire à l'état

inculte dans nos champs et nos bois, et qui ne manquent pas, comme vous avez pu le remarquer, de couleurs et de parfums.

Je vais vous en montrer quelques autres qui, celles-ci, sont des fleurs cultivées, et cultivées presque dans des serres chaudes par des mains expertes.

Comme je l'ai dit plus haut, nos lettrés qui passaient leur vie à commenter de vieux textes chinois, ont très peu cultivé la langue nationale. Il y avait bien de temps en temps quelques-uns qui, en guise de délassement aux études plus sérieuses, consentaient à composer en langue populaire quelques petites chansons ou quelques petites poésies plus ou moins bien tournées Mais il fallait arriver au commencement du 19e siècle pour voir surgir un poète de langue annamite vraiment grand.

Ce poète s'appelait Nguyễn Du. Originaire de la province de Hà-tĩnh, il remplissait à la Cour les fonctions de Vice-Ministre des Rites. Réputé par sa vaste culture chinoise et son grand talent littéraire, il fut envoyé par l'empereur Gia-long en ambassade à la Cour de Pékin. C'est pendant son voyage en Chine qu'il connut la malheureuse histoire d'une belle courtisane du nom de *Thúy-Kiều*, qui, après une vie d'amour et d'aventures de toutes sortes, finit par se suicider en se jetant dans la Rivière de *Tiền-đường*. Cette histoire l'avait tellement touché qu'au retour il composa en langue annamite un poème de plus de 3.000 vers sur la vie et les malheurs de la belle *Thúy-Kiều*.

On dit que cette histoire n'était pour lui qu'un prétexte à se peindre lui-même dans son héroïne; car, comme tous les poètes, Nguyễn Du avait beaucoup

souffert de la vie, et comme tous les hommes de génie, il fut méconnu par ses contemporains qui, les uns le jalousaient, les autres cherchaient à lui faire du mal. D'un caractère très indépendant et ennemi des courtisans et des flatteurs, il était mal vu par ses collègues et ses supérieurs et par l'Empereur lui-même. Aussi, quelque temps après son ambassade en Chine il se démit de ses fonctions à la Cour et se retira dans sa province d'origine pour se livrer tout entier au culte de la nature et des lettres.

C'est dans sa retraite qu'il composa ce long poème qui, sans exagération et de l'aveu unanime de tous les lettrés du pays et de tous les étrangers qui connaissent notre langue et notre littérature, est un vrai chef-d'œuvre.

Tous nos critiques s'accordent à le reconnaître comme une œuvre parfaite au double point de vue du fond et de la forme, et d'aucuns prétendent même que les vers en sont tellement impeccables qu'on ne peut en déplacer un seul mot, ni changer une seule syllabe.

La légende populaire a même idéalisé la conception de cette œuvre : d'après elle, Nguyễn Du, par une inspiration de génie, la composa entièrement en une seule nuit ; mais l'effort intellectuel qu'il dépensa ainsi fut tel que le lendemain ses cheveux étaient devenus tout blancs.

Ce qui fait la grande originalité du poème de *Kiều*, c'est qu'écrit en une langue infiniment savante et littéraire, il est à la fois goûté par l'élite lettrée et par le peuple.

On peut dire que tous les Annamites, depuis le tireur de pousse-pousse jusqu'au plus haut mandarin, depuis la marchande ambulante jusqu'à la plus grande dame du monde, connaît par cœur les vers du *Kiều*.

Il n'y a peut-être pas d'exemple dans aucune littérature d'une œuvre qui soit à ce point l'objet de l'admiration, je dirai même de la ferveur de tout un peuple.

Cette admiration va parfois jusqu'au fétichisme, car pour un grand nombre de nos compatriotes, le poème de *Kiêu* est une sorte de livre d'horoscopes qu'on consulte dans toutes les circonstances de la vie.

Et, chose curieuse, il est rare qu'en ouvrant au hasard le poème, on ne tombe sur quelques-uns de ces vers qui cadrent pour ainsi dire exactement avec votre état d'âme du moment et qui joignent à la beauté de la forme cet accent de sincérité humaine qui distingue la vraies poésie.

Quand une jeune femme, à la veille du départ de son mari pour un long voyage, consulte le *Kiều* et qu'elle tombe par exemple sur ces quatre vers ;

Je rentre seule dans notre chambre, seule avec mon
[ombre pour y passer les cinq veilles de la nuit ;

Et vous, vous allez par la vaste terre, dans des régions
[lointaines, seul, vous aussi.

Qui s'amuse ainsi à couper en deux le disque de la
[lune?

Une moitié se pose sur ma couche solitaire et l'autre
[moitié éclaire la longue route que vous suivez!

Quand, à la veille d'une longue séparation, une jeune femme tombe sur ces vers, si poignants par l'accent de tristesse infinie qui s'en dégage et si beaux dans leur charme et leur grâce, comment voulez-vous qu'elle puisse retenir ses larmes ?

Et encore cette traduction est imparfaite et ne peut pas rendre ce qu'il y a dans ces vers inimitables de doux et d'harmonieux qui ajoute encore à leur charme mélancolique. Je me permets de les citer dans notre langue pour les oreilles musiciennes qui ne manqueront pas d'être impressionnées par cette mélodieuse musique des mots :

Người về chiếc bóng năm canh,
Kẻ đi muôn dặm một minh xa-xôi.
Vầng trăng ai sẻ làm đôi ?
Nửa in gối chiếc nửa soi dặm trường !

Dans une conférence à l'Ecole Coloniale, j'ai dit quelle place le *Kiều* occupe dans l'histoire de notre langue et de notre littérature. Je l'ai comparé, au point de vue de la renaissance de la langue et de l'histoire littéraire, à la *Mireille* de Mistral, et je ne crois pas que j'aie exagéré. Comme le grand félibre provençal l'a fait pour la « langue d'oc », notre Nguyễn Du a, en quelque sorte, réhabilité la langue annamite et l'a élevée au rang d'une véritable langue littéraire. Il a montré, en produisant un chef-d'œuvre, ce dont est capable notre langue nationale quand elle est cultivée par des écrivains de race.

Mais je m'aperçois que je vous parle du *Kiều* comme si vous connaissiez déjà notre poème national. Je m'en accuse et je m'en excuse. Car ce n'est vraiment pas de ma faute si depuis cinquante ans que la France administre notre pays, depuis cinquante an

qu'il y a des Français qui étudient notre langue, le chef-d'œuvre de notre littérature poétique n'est pas plus connu en France. C'est incroyable, et c'est pourtant vrai : sur cent fonctionnaires et colons français qui résident dans notre pays, il y en a à peine dix qui parlent à peu près couramment notre langue, qui sont ce qu'on appelle des « Annamitisants ». Et sur ces dix annamitisants, il n'y en a peut-être pas un seul qui ait jamais lu le *Kiều*, qui ait jamais cherché à l'étudier et à le comprendre.

Cette incuriosité générale à l'égard des productions de l'esprit indigène est vraiment quelque chose d'incroyable. Ce peut être de l'indifférence, ce peut être du dédain. En tout cas, depuis cinquante ans, il n'y a guère eu qu'un seul Européen qui ait un peu étudié à fond le *Kiều*. C'est Abel des Michels, ancien professeur à l'Ecole des langues orientales vivantes, qui a donné une première traduction française de ce poème. Encore cette traduction publiée dans une collection spéciale, avec le texte annamite, en deux gros volumes bourrés de commentaires et de notes, et qui, malgré cet appareil savant, n'en renferment pas moins un nombre encore respectable de fautes d'interprétation et de contresens, est très peu répandue et n'est connue que de quelques rares spécialistes. (1)

En vous priant d'excuser cette digression nécessaire pour renseigner l'opinion métropolitaine sur

---

(1) Depuis, M. Crayssac (*Mặt giăng*) a donné une traduction en vers français du *Kiều*, qui a paru chez l'éditeur Lê Văn-Tân. Cette traduction est bonne dans son ensemble et donne une idée exacte du poème.

ces questions un peu spéciales qui ne laissent pas d'avoir leur importance au point de vue politique, je reviens à notre poème.

Le sujet est un sujet commun à tous les grands poètes : le génie et la destinée ; le génie en lutte avec la destinée et souvent vaincu par elle ; l'être de génie, grand homme ou femme belle *(tài-sac)*, condamné à souffrir de toutes les souffrances inconnues aux âmes médiocres, ou, comme dit notre poète, « la nature jalouse des hommes de génie et des femmes de beauté », car les femmes vraiment belles, qui joignent à la beauté physique la beauté morale, à la grâce du corps les dons du cœur et de l'esprit, sont aussi des êtres de génie, c'est-à-dire des êtres d'exception desquels la nature qui les a créés et semble regretter son œuvre est d'ordinaire jalouse.

Le poème débute ainsi par ces vers :

De tout temps, dans le monde des hommes,
Le génie et la destinée sont toujours en lutte ;
Et dans le court espace d'une vie,
Tout ce qui s'offre à notre vue est sujet de souffrances.
La nature qui favorise les uns et défavorise les autres,
A la fâcheuse habitude d'être jalouse des belles femmes. (1)

---

(1) *Trăm năm trong cõi người ta,*
Chữ tài chữ mệnh khéo là cợt nhau.
Trải qua một cuộc bể dâu,
Những điều trông thấy mà đau-đớn lòng.
Lạ gì bỉ sắc tư phong,
Trời xanh quen thói má hồng dánh ghen!

Depuis les tragiques grecs jusqu'aux romantiques modernes, les Vigny et les Musset, ce thème éternel de l'être de génie victime de la vie et de la destinée a toujours tenté les poètes. Mais tandis que les poètes d'Occident le traitent, ce thème, sur le mode lyrique et mystique, le poète annamite en fait en quelque sorte le leit-motiv d'une vie de femme malheureuse par sa beauté même, sa noblesse morale et son haut sentiment du devoir. C'est tout un roman qu'il compose sur ce motif principal, un roman infiniment pathétique dans lequel une jeune fille,douée de toutes les grâces de l'esprit et du corps, une nature d'élite, placée entre l'amour et la piété filiale, a délibérément choisi la voie qui lui est la plus dure, s'est vendue pour sauver son père, et à partir de ce jour, roule de misère en misère, jusque dans la boue la plus abjecte, mais telle la fleur de lotus, au milieu de cette abjection même, conserve toujours le pur parfum de sa noblesse originelle.

Il y a dans ce poème des situations d'un profond pathétique et des vers de toute beauté. Je regrette de ne pouvoir vous les citer tous. Je tiens seulement à vous signaler, en même temps que sa haute valeur littéraire, la profonde moralité de ce chef-d'œuvre qui, depuis plus d'un siècle, a fait en quelque sorte l'éducation sentimentale et poétique de plusieurs générations de jeunes femmes et de jeunes filles de notre pays.

*
* *

Je voudrais, avant du terminer, tirer une conclusion de cette rapide excursion à travers la poésie annamite.

D'après une opinion malheureusement assez courante, la langue annamite ne serait qu'un patois et elle

est appelée à disparaître peu à peu pour faire place au français qui sera la langue officielle du pays, comme l'étaient les caractères chinois dans le temps. Beaucoup de bons esprits s'imaginent que, du jour où tous les enfants annamites parleraient français, notre pays aurait fait un grand pas dans la voie du progrès.

Nous estimons que cette opinion, pour généreuse qu'elle soit, est fausse, qu'elle est en tous cas fort simpliste et ne tient pas un compte exact des réalités.

Une langue qui est parlée par au moins quinze millions d'individus ; qui, pendant des siècles, a résisté victorieusement à l'emprise chinoise ; qui, bien qu'ayant beaucoup emprunté aux caractères chinois dont elle dérive d'ailleurs en partie, comme le français du latin, a su conserver son individualité propre ; qui, quoique n'ayant pas produit une bien riche littérature, faute d'avoir été cultivée par l'élite attachée aux vieilles humanités chinoises, a néanmoins, comme j'ai tâché de vous le montrer, son originalité, son charme et sa beauté ; eh bien ! cette langue-là n'est pas un patois informe. Elle mérite de vivre. Elle mérite une place plus grande, la place qui lui revient dans l'enseignement qu'on donne au peuple qui la parle, enseignement qui jusqu'ici semble en faire un peu trop abstraction.

Si un peuple vit par sa langue, nous tenons à vivre, donc à conserver intact et à enrichir dans la mesure du possible notre idiome national.

Certes, il ne déplairait pas à l'élite annamite de voir de plus en plus généralisé l'enseignement du français ; bien au contraire. Tous ceux d'entre nous qui travaillent à la renaissance de notre langue et de notre littérature sont de fervents admirateurs de la

langue et de la littérature françaises ; beaucoup ont bu avec délices à cette source fraîche et lumineuse et en ont gardé à jamais le goût exquis.

Ce que nous voudrions, c'est que cette diffusion de la langue française ne se fit pas au détriment de notre langue nationale.

En quoi cela nous avancerait-il, si tous les enfants annamites savaient baragouiner à peu près correctement quelques mots de français, — car ils ne se doutent pas les bons esprits dont j ai parlé plus haut, que pour bien posséder une langue étrangère aussi différente de la nôtre que l'est le français, il faut une somme d'efforts, de volonté, de travail et d'énergie qui n est pas à la portée de toutes les intelligences, qui n'est que l'apanage d'une petite élite,—en quoi cela nous avancerait-il si tous les enfants annamites savaient à peu près baragouiner le français et si en même temps ils désapprenaient leur langue maternelle, car le temps qu'ils auraient consacré à acquérir ces notions incomplètes d'une langue étrangère serait du temps perdu pour l'étude de leur propre langue ?

Si le but supérieur de toute éducation est de contribuer au plein développement de la personnalité humaine, et si la personnalité humaine est toujours fonction d'abord de la race et du milieu, ensuite de ce fonds humain et universel qui, de tout temps et dans tous les pays, constitue l'homme, et qui justement forme la base de la culture française, nous demandons à l'éducation française de former de vrais Annamites, des Annamites complets et non pas des demis et des quarts d'Annamites

Ce ne sont pas ces Annamites incomplets, qui n'ont qu'une culture unilatérale, qui serviraient lemieux, comme on se l'imagine d'ordinaire, la cause de la civilisation française dans notre pays, car du moment qu'ils ne parleraient plus la langue de leurs compatriotes, comment voulez-vous qu'ils aient une influence quelconque sur eux ?

Ce sont des Annamites complets, si je puis ainsi dire, qui, tout en s'initiant à la science et à la civilisation moderne, restent toujours attachés à la langue et aux traditions de leur pays, qui peuvent le plus utilement servir et leur Patrie et la France.

Que faudrait-il pour former de tels hommes ?

Il faudrait un bon enseignement primaire donné en langue annamite qui, entre parenthèses, est parfaitement capable de dispenser un tel enseignement. Cet enseignement serait la base de tous les autres. C'est seulement au sortir de l'enseignement primaire qu'on ferait une sélection sérieuse ; aux sujets d'élite capables de pousser plus loin leurs études on enseignerait le français comme la première langue étrangère qui les préparerait à suivre les écoles secondaires, techniques ou supérieures d'Indochine et de France. Ceux-là, quand ils auraient achevé leurs études, seraient les mieux qualifiés, par la bonne base d'instruction primaire et nationale qu'ils auraient possédée déjà et qui les rapprocherait de leurs compatriotes, pour initier ceux-ci à la culture nouvelle.

Car, et c'est là encore une confusion et une erreur à dissiper, la langue est une chose et la culture en est une autre ; il n'est pas nécessairement indispensable de savoir le français pour posséder la culture française ; cette culture peut être transmise plus rapidement

et aussi efficacement par le véhicule de la langue nationale.

Par le système d'enseignement préconisé, tout Annamite sorti des écoles françaises serait apte à vulgariser, à diffuser par le moyen de la langue nationale, les connaissances qu'il aurait acquises en français, tandis qu'en ce moment, il y a une sorte de solution de continuité dans la formation de nos jeunes compatriotes, qui tend à les détacher complètement de leur milieu.

Cette réforme n'est pas bien difficile, et le Gouvernement du Protectorat aura certainement à cœur de l'entreprendre quand il aura bien compris l'importance qui s'y attache.

Mais il ne suffit pas de former convenablement des Annamites capables de bien comprendre la pensée et la civilisation françaises et de les répandre parmi leurs compatriotes. Il est à souhaiter aussi qu'il y ait plus de Français qui s'intéressent à notre évolution, qui étudient sans parti-pris notre langue, notre littérature, notre histoire, notre civilisation : il est à souhaiter, en un mot, qu'il y ait de la part des Français de France et d'Indochine, moins d'indifférence, plus de curiosité active et sympathique à l'égard de toutes les productions de l'esprit et de la pensée annamites.

C'est ainsi que nous pratiquerons de part et d'autre cette politique de collaboration, d'association, qu'ont proclamée si souvent et en des paroles si éloquentes tous les hommes éminents qui ont jusqu'ici assumé a charge des destinées de notre pays.

LE KIÊU ET SON AUTEUR (1)

Mesdames,

Messieurs,

C'est aujourd'hui le 10e jour du 3e mois, date de l'anniversaire de la mort du grand poète annamite, Nguyễn Du, l'immortel auteur du *Kim-Vân-Kiêu*.

Le Comité littéraire de l'A.F.I.M.A. a saisi cette occasion pour rendre un solennel hommage à la mémoire de ce lettré génial qui, il y a plus de cent ans, dota son pays et sa langue d'un chef-d'œuvre incomparable.

Au cours de notre longue histoire, bien des écrivains célèbres, bien des poètes fameux, bien de doctes humanistes ont été l'objet d'un culte fervent à travers les générations successives. Mais tous ces auteurs écrivaient en caractères chinois, le latin de nos pères, la seule langue en honneur durant des siècles de culture scolastique.

Nguyễn Du fut le premier qui, dans une inspiration de génie, a su concevoir, réaliser en langue nationale une œuvre parfaite, où il a mis tout son talent, tout son cœur, toute son âme. Et cette œuvre a

(1) Allocution prononcée à l'A.F.I.M.A. (Association pour la Formation intellectuelle et morale des Annamites) le 8 Septembre 1924, à l'occasion de l'anniversaire de Nguyễn Du.

résisté à l'épreuve du temps, elle brille chaque jour d'un éclat plus pur ; elle apparaît maintenant comme le plus beau joyau de notre langue, une langue que d'aucuns qualifient de pauvre et d'imparfaite et qui ne saurait avoir plus de richesse, plus de souplesse, plus de charme, plus d'harmonie, plus de subtilité dans la peinture des sentiments les plus délicats de l'âme humaine.

Et ainsi ce poète est notre maître à nous tous qui travaillons à l'heure actuelle, sous l'influence bienfaisante de la culture occidentale, à restaurer, à rénover la langue nationale, à lui assurer la place qui lui revient dans l'éducation littéraire et artistique de nos compatriotes.

Mesdames et Messieurs, vous avez certainement entendu parler du *Kim-Vân-Kiều* ; vous connaissez le nom de son auteur, surtout depuis qu'un poète indochinois a essayé de traduire en vers français l'immortel poème et qu'une firme locale a tenté de le projeter sur l'écran. (1)

Le *Kiều* est une sorte de roman versifié de 3.260 vers de 6 et 8 syllabes alternant entre eux, forme particulière à la prosodie annamite. Le sujet en est tiré d'un roman populaire chinois, mais comme le *Cid* de Corneille, par exemple, fut tiré du drame espagnol de Guilhem de Castro, c'est-à-dire que l'auteur a su mettre dans son œuvre des qualités qui manquent

---

(1) Il s'agit de la traduction de M. CRAYSSAC (en littérature *Mặt-Giăng*) et du film réalisé par la Société «Indochine-films ».

totalement dans l'œuvre originale et qui font d'un récit en somme assez banal un chef-d'œuvre poétique de la qualité la plus rare.

Cette histoire romanesque d'une jeune fille chinoise, d'aucuns disent qu'elle est le roman même de la vie de Nguyen Du. Certes, il n'était pas, comme son héroïne, « une victime de la destinée », ce poète mandarin, qui, nommé par le grand Gia-long tri-phu de Thường-tín, fut élevé successivement jusqu'aux fonctions de Vice-Ministre des Rites, et envoyé deux fois comme ambassadeur à la Cour de Pékin (la dernière à la veille de sa mort). Mais pour avoir écrit des vers dont quelques-uns, comme ceux de Musset, sont de purs sanglots, ce haut dignitaire, ce parfait lettré avait dû connaître la souffrance. Et de fait, il avait souffert, non pas dans sa vie sentimentale comme son romantique confrère français, mais dans sa vie publique. Appartenant à une ancienne famille du Hà-tĩnh restée fidèle à la dynastie des Lê, les circonstances l'avaient obligé de servir de nouveaux maîtres, les Nguyễn. Malgré la politique bienveillante de ces derniers à l'égard des anciens sujets de la dynastie déchue, il ne se ralliait qu'à contre cœur au nouveau régime et il en souffrait dans sa haute conscience d'homme et de lettré. Ce fut le drame de cette vie qui eût pu être heureuse et glorieuse et qui fut ainsi gâtée par une secrète amertume.

La notice biographique qui lui est consacrée dans les Annales de la dynastie actuelle, malgré sa sécheresse administrative, trace un portrait moral du poète qui nous donne une idée de ses souffrances intérieures.

« Nguyễn Du, dit-elle, avait l'aspect d'un homme doux et réservé, mais il était de caractère

indépendant et fier. Chaque fois qu'il entrait en audience impériale, il restait silencieux. Sa Majesté souvent le réprimanda et lui dit : — Le Gouvernement dans le choix de ses collaborateurs, s'attache à avoir des hommes instruits et capables. Il ne fait aucune distinction entre gens du Nord et gens du Sud. Vous, j'ai eu l'occasion de vous connaître et de vous apprécier, et vous êtes maintenant au rang de vice-ministre. Il faut que, dans les conseils, vous parliez et donniez votre avis. Pourquoi vous enfermer ainsi dans le silence et ne jamais répondre que par oui et par non ? — Nguyen Du était très versé dans la poésie, et il excellait surtout dans la poésie en langue nationale. Il rapporta de son ambassade en Chine un recueil de vers intitulé *Bắc-hành thi-tập* et fut l'auteur d'une histoire de *Thúy-Kiều* qui jouissait d'une grande vogue. Descendant d'une grande famille qui avait servi les Lê pendant des générations, il ne voulut accepter aucun emploi durant la révolution des Tây-sơn et se retira dans ses montagnes natales pour se livrer au plaisir des excursions et de la chasse, parcourant en tous sens les quatre-vingt-dix-neuf sommets du Hồng-lĩnh. Appelé par la suite par le Gouvernement de Sa Majesté à remplir des fonctions publiques et ne pouvant refuser, il fut obligé d'entrer dans le mandarinat. Mais il eut souvent des ennuis avec ses supérieurs ; il en souffrait beaucoup intérieurement et avait toujours l'air mécontent. Tombé gravement malade, il ne voulait pas se soigner et refusait tout médicament. Un jour les siens le trouvèrent froid dans son lit. Il ne leur avait fait aucune recommandation avant de mourir. »

Ainsi mourut cet homme à qui rien ne manquait, ni le génie, ni la gloire, mais qui, par un trop haut sentiment de fidélité à une dynastie malheureuse et à un régime déchu, a manqué de recueillir les fruits de son génie et de sa gloire.

Le pathétique de cette vie, il a voulu le symboliser sous les traits d'une jeune fille noble et malheureuse, malheureuse en raison même de la noblesse de son âme et de la hauteur de son sacrifice.

Et ainsi le *Kim-Vân-Kiều*, outre sa valeur littéraire, possède une valeur psychologique qui témoigne de la personnalité de son auteur.

Cela ajoute encore à la beauté de cette œuvre qui est ainsi à la fois un pur chef-d'œuvre d'une littérature nationale et un précieux document humain d'une sincérité émouvante.

Je dis un pur chef-d'œuvre, et je ne crois pas que cette épithète soit exagérée. En effet, plus on étudie le *Kiều*, plus on a le sentiment de la perfection, de cette perfection pleine et harmonieuse qui est celle d'une œuvre d'art réalisant intégralement un idéal de beauté, non pas selon le canon d'une esthétique particulière, mais suivant le rythme même de l'art universel.

Et d'abord, à la différence des œuvres chinoises et indiennes qui, les unes, sont touffues et prolixes, les autres ne sont le plus souvent que des compilations, des « mosaïques », comme les appelle un grand sinologue français, il est conçu, composé suivant un plan dont toutes les parties, jusque dans les moindres détails, s'ordonnent en vue de l'ensemble, un ensem-

ble, impeccable dans ses lignes et ses proportions, tel un beau brûle-parfum antique. Et quel « fini » dans l'exécution ! Le moindre vers est frappé comme une médaille, serti comme un jade précieux, ciselé comme une fine sculpture. On est étonné devant tant de simplicité et d'harmonie dans l'ensemble, tant d'art et de perfection dans le détail. Par ce sens des proportions, par cet art de la composition, on peut dire que le *Kièu* est une œuvre « classique », dans le sens dont les critiques européens entendent ce mot quand ils parlent d'une tragédie de Racine ou d'une oraison funèbre de Bossuet.

Il est classique dans sa forme, et il est romantique dans son inspiration, mais d'un romantisme fortement atténué, tempéré par une claire raison que je qualifierais de latine si elle n'était confucéenne. Aussi quelle élégance dans l'expression des sentiments les plus violents, quelle retenue jusque dans l'exaltation même ! On n'y sent pas le lyrisme échevelé d'un Tagore, par exemple, ni le maniérisme décadent des poètes chinois ; mais on y trouve ce sens de la mesure, cette distinction suprême, cette plénitude dans les proportions qui caractérisent les œuvres inspirées par le goût français dans ce qu'il a de plus pur.

Et ce n'est pas la moindre originalité de ce poème. création d'un cerveau annamite sur lequel aucune influence étrangère, hormis la chinoise, n'a pu encore s'exercer, que cet ensemble de qualités qui l'apparentent aux meilleures productions de l'esprit français.

Qu'est-ce à dire, sinon qu'il y a dans le monde une certaine conception de la littérature et de l'art qui se

trouve être la même chez deux peuples de l'Extrême-Occident et de l'Extrême-Asie, ou plutôt qu'il y a entre l'esprit français et l'esprit annamite certaines affinités naturelles qu'il serait intéressant, qu'il serait souhaitable de cultiver en vue de ce rapprochement tant désiré de part et d'autre et qui doit se réaliser par les élites des deux peuples dans la communion de l'art et de la poésie.

C'est sur ce vœu que je termine en vous conviant, Mesdames et Messieurs, à vous associer à l'hommage que nous rendons ce soir au plus grand de nos poètes.



HISTOIRE DE LA BELLE THÚY-KIỀU

(*Analyse du poème*)

La belle Thúy-Kiều est l'aînée d'une famille de trois enfants. Son père est mandarin, chef de bureau dans un Ministère. Il a une fortune modeste. Kiều a une sœur, Thúy-Vân, et un jeune frère, Vương Quan. Ce dernier possède déjà une bonne instruction et promet de continuer dignement une longue lignée de mandarins et de lettrés,

Quant aux deux sœurs, elles sont aussi belles l'une que l'autre, ravissantes toutes les deux comme «l'orchidée au printemps et le chrysanthème à l'automne ».

« Vân, dit le poète, a un air infiniment distingué ;

« Son visage a le disque parfait de la lune, et ses « sourcils se développent avec une grâce harmonieuse.

« Quand elle rit, sa bouche est comme une fleur, « et quand elle parle, on dirait des perles qui sortent « de ses lèvres.

« Les nuages les plus sombres le céderaient à la « couleur de ses cheveux et la blancheur de la neige « au teint de sa peau ».

Kiều, elle, a encore plus de charme et d'esprit.

« Au point de vue du talent et de la beauté, elle « est peut-être mieux douée encore que sa sœur.

« Ses yeux sont limpides comme les eaux en au- « tomne et ses sourcils ont la grâce des montagnes au « printemps.

« Devant elle, les fleurs pâlissent et le saule perd « de son charme mélancolique ».

Avec cela, elle a une intelligence remarquable et des aptitudes pour tous les arts. Elle chante à ravir et compose des vers exquis ; mais elle est surtout musicienne : elle excelle dans la guitare, et compose elle-même un morceau qu'elle joue avec prédilection.

Ce morceau, d'une tristesse à déchirer le cœur, elle l'intitule « Les Victimes de la Destinée ». Comme si elle avait le pressentiment des malheurs qui l'attendent dans la vie, cette jeune fille de seize ans a l'âme naturellement triste et ne se complait que dans des choses tristes.

D'ailleurs, un physiognomoniste qui l'a examiné, a tiré pour elle cet horoscope :

« Vous êtes une fine fleur de l'intelligence et de la beauté ;

« La nature vous a douée de toutes les grâces du corps et de l'esprit ; mais vous aurez une vie malheureuse. »

On est au printemps, à cette fête du 3e jour du 3e mois qu'on appelle la « fête de la toilette des tombeaux ».

Ce jour là, les familles rendent visite aux tombeaux de leurs morts. Mais comme le temps est généralement beau, on en profite pour faire des promenades dans la campagne. C'est ainsi qu'à la fête des morts se joint une fête des vivants : des jeunes gens distingués, des jeunes filles élégantes parcourent la campagne en fleurs et les cimetières en fête : c'est ce qu'on appelle « fouler la verdure » (*đạp-thanh*).

Kiều, sa sœur et son frère sortent comme les autres pour jouir du beau temps et « fouler la verdure ».

C'est pendant cette promenade que se produisent deux événements, en apparence insignifiants, mais qui doivent jouer un rôle important dans la vie de notre héroïne.

En ce jour de fête, toutes les tombes sont ornées de fleurs et de bâtonnets d'encens. Nos jeunes gens en rencontrent pourtant une au bord de la route, qui paraît complètement délaissée. C'est la tombe d'une jeune cantatrice, qui, de son vivant, a eu son heure de cél'brité. Des galants se pressaient en foule dans son salon. Un riche étranger venait même de très loin pour lui faire la cour. Mais quand il arriva, la belle Đạm-tiên (c'est le nom de la cantatrice) venait de mourir, emportée en pleine jeunesse, telle «une branche de fleurs parfumées, brisée en pleine saison de printemps » C'est le riche étranger qui l'enterra là, et, depuis, «bien des lunes se sont couchées à l'horizon, bien des crépuscules ont passé», cette tombe dé aissée n'a jamais été visitée par personne.

En entendant ce récit que lui fait son frère, Kiều ne peut retenir son émotion et ses larmes. Elle s'arrête, brûle de l'encens, met des fleurs et murmure des prières devant la tombe. Elle s'attarde, ne veut plus s'en aller, et comme son frère la presse, elle soupire en disant :

— Devant cette femme couchée là, je me demande ce que l'avenir pourra bien me réserver à moi-même. D'ailleurs, de tout temps, les femmes belles et malheureuses, même quand elles sont mortes, vivent toujours par l'esprit, et aiment à se manifester aux âmes

sœurs. J'attends une apparition de la pauvre Đạm tiên...

Et, chose curieuse, après cette invocation, un vent souffle, on entend un bruit de feuilles, on respire des parfums dans l'air, et on voit, sur la mousse, des traces de pieds de femme. Nul doute possible : c'est l'âme de Đạm-tiên qui s'est manifestée à l'âme sœur et compatissante de Kiều.

Comme le jeune groupe se décide enfin à partir, vient à passer un cavalier. C'est un jeune homme de noble lignée que Vương-Quan reconnaît tout de suite pour un de ses condisciples. Il s'appelle Kim-Trong. Il a des manières infiniment nobles et distinguées qui frappent les deux sœurs. De son côté, il est aussi impressionné par la beauté de celles-ci. Pendant le court moment qu'il s'arrête pour causer avec Vương-Quan, il se sent épris de la belle Kiều, qui elle aussi, trouve en lui l'homme de son choix. « Leurs cœurs, dit le poète, se plaisent déjà, alors que leurs visages affectent encore une pudique indifférence ».

Rentrée chez elle, le soir, Kiều pense aux deux rencontres de la journée, qui remplissent son cœur de sentiments divers : d'une profonde compassion pour la pauvre femme, dont cette tombe abandonnée au bord du chemin est le couronnement d'une vie de jouissances et de plaisirs ; d'une vague inquiétude pour cet amour qui commence à s'ébaucher et qui peut-être ne se réalisera jamais. Toute cette scène est décrite par le poète en une vingtaine de vers de toute beauté.

Quand la jeune fille s'endort, elle voit en rêve la cantatrice Đạm-tiên, qui vient la remercier de sa

visite de la journée et lui apprendre qu'en consultant le « Livre du Sort », elle a trouvé le nom de Kiều au chapitre des « Femmes malheureuses ».

— Une fleur tombée, entraînée par le courant, voilà quelle sera ma destinée ! se dit Kiều à son réveil, en versant des larmes amères devant la perspective du sombre avenir qui va s'ouvrir devant elle.

De son côté, Kim-Trọng, depuis cette rencontre, sent de jour en jour grandir son amour. Il se décide enfin à venir habiter à côté même de la maison de Kiều, en louant un compartiment pour étudiant.

Tous les jours, il guette dans le jardin le passage de la silhouette aimée. Un matin il l'aperçoit qui traverse le jardin ; quand il arrive, elle est déjà rentrée. Mais il voit sur le sol une épingle d'or qui est tombée là comme par hasard. Il la ramasse et bénit la Providence de lui donner ainsi l'occasion de revoir la personne aimée.

Le lendemain, en effet, il la voit revenir au jardin, avec l'air préoccupé de quelqu'un qui cherche un objet perdu. L'occasion étant toute prête, il en profite pour faire sa déclaration. On se fait des serments d'amour éternel, et on se remet d'un côté l'épingle d'or et de l'autre un mouchoir brodé et un éventail, comme gage de cet amour.

Depuis ce jour, des semaines passent, sans que les jeunes gens trouvent une nouvelle occasion de se revoir. Enfin, un jour, profitant de ce que ses parents, son frère et sa sœur vont à un anniversaire de famille. Kiều passe chez Kim-Trọng en lui appor-

tant les primeurs de la saison. Cette nouvelle rencontre des amants au cours de laquelle ils se renouvellent leurs serments d'amour, où Kiều compose des vers et joue de la musique, où par des paroles de sagesse elle arrive à modérer l'ardeur amoureuse du jeune homme, est un des passages les plus beaux du poème.

Des moralistes trop sévères le trouvent même un peu osé, et certains parents poussent leur purisme jusqu'à en interdire la lecture à leurs jeunes filles

Mais cette interdiction n'a généralement aucun effet, et ne fait qu'ajouter à la curiosité, l'attrait du fruit défendu. Et de fait, ce chapitre est toujours le plus lu, le plus goûté par nos demoiselles qui presque toutes le savent et peuvent le réciter par cœur.

Comme si la destinée s'ingéniait à contrecarrer le bonheur des hommes, au beau moment de ces effusions amoureuses, Kim-Trong reçoit une lettre de sa famille lui annonçant la mort de son oncle, et le pressant de rentrer de suite C'est alors la tristesse de la séparation, une séparation qui doit être longue, car la famille de Kim-Trong habite très loin, à des milliers de lieues de là.

Les suprêmes serments, les suprêmes recommandations :

— J'ai fait le serment, dit Kiều, d'unir ma vie à la vôtre ; je vous jure que jamais je ne connaîtrai un autre homme. Tant qu'il y aura des montagnes, tant qu'il y aura des fleuves, quoiqu'il arrive, on se reverra et on se souviendra de la rencontre d'aujourd'hui.

Ce serment solennel, elle ne pourra pas le tenir, et c'est cela qui fera le tourment de toute sa vie. Car les malheurs n'arrivent jamais seuls ; pendant l'absence de Kim-Trọng, un événement stupide se produit qui bouleverse la famille de Kiều : le père de celle-ci, le mandarin consciencieux et intègre. est accusé d'un crime par un marchand haineux. Il est arrêté ; il est emprisonné.

Comment faire pour le sauver ? Il n'y a qu'un seul moyen d'obtenir sa libération : c'est de verser de suite au tribunal 300 taëls d'or. Où trouver une aussi grosse somme ? Il faut que quelqu'un dans la famille se dévoue pour sauver son chef.

Kiều passe alors le moment le plus cruel de sa vie. Entre l'amour et le devoir, il lui faut maintenant choisir. Elle choisit le devoir.

— Laissons-là, laissons-là, dit-elle dans un superbe mouvement d'abnégation surhumaine, laissons-là les serments solennels ! Avant d'être amante, je suis fille d'abord, et il me faut payer ma dette à l'auteur de mes jours. Oui, il le faut, et il n'y a qu'un seul moyen : je me vendrai pour sauver mon père, je me vendrai au premier venu qui consentira à offrir les trois cents taëls libérateurs. . .

Toute cette scène est d'un pathétique achevé et d'une noblesse vraiment cornélienne.

La beauté de Kiều étant connue dans toute la région, une entremetteuse s'offre à amener un bon parti : un monsieur d'une quarantaine d'années, qui a l'air de quelque riche marchand en quête d'une concubine.

Le contrat est signé, l'argent versé, et Kiêu emmenée par le Monsieur qui veut, dit-il, en faire sa femme, dans sa province natale, très loin de là.

Le Monsieur est bien un marchand, en effet, mais un marchand de chair humaine, un de ces agents de maisons louches qui parcourent le pays pour acheter à prix d'or des filles de qualité pour peupler les lupanars de luxe.

Vous devinez la vie que va mener la pauvre Kiêu. Elle a essayé de se suicider en se plantant un canif dans la gorge, mais on a pu la sauver à temps. Depuis lors, elle roule de lupanar en lupanar, menant cette vie de bête de luxe préposée à l'amusement d'une foule de débauchés et de riches oisifs.

Tous ces tableaux sont brossés de main de maître, et les scènes les plus réalistes sont adroitement voilées par une atmosphère de douce et délicate poésie. C'est vraiment d'un art consommé.

Cette vie dure quinze ans, pendant lesquelles Kiêu rencontre une fois un brave et riche étudiant du nom de Thúc-sinh, qui veut bien la racheter à la maîtresse de maison et en faire son amie.

Mais Thúc-Sinh est marié et sa femme fait des scènes de jalousie terribles. perpétrées avec un raffinement inoui.

S'échappant de cette vie d'enfer, Kiêu retombe dans une autre, et c'est une nouvelle vie de lupanar qui recommence.

Cette fois, la pauvre femme fait la connaissance d'un chef de bande du nom de Từ-Hải, qui est une

sorte de héros au cœur magnanime. Il la rachète encore une fois et en fait sa dame.

On vit quelques années heureuses. Mais la bande de Từ-Hải, qui a tenu en échec pendant longtemps les troupes impériales, est finalement vaincue par elles, et le chef lui même tué sur le champ de bataille.

Kiều est ramenée en captivité par les troupes victorieuses qui la défèrent devant le Gouverneur Hồ-Tôn-Hiến.

Celui-ci, impressionné par sa beauté, songe à en faire sa concubine. Mais Kiều écœurée de la vie et de ses misères, ayant bu jusqu'à la lie la coupe amère, se jette dans le fleuve Tiền-đường.

C'est là que logiquement doit se terminer l'histoire, car « le fleuve aux eaux limpides et pures est la seule tombe qui convient à une belle femme noble et malheureuse. »

Mais, suivant une habitude commune à tous les auteurs chinois et annamites, le poète n'a pas voulu laisser le lecteur sous l'impression de ce dénouement tragique. C'est ainsi que Kiều est sauvée par une bonzesse qui se trouve là par miracle, au moment où elle s'est noyée.

Et par un hasard non moins providentiel, elle finit par revoir Kim-Trọng, son ancien amant, son fiancé, son vrai mari, par delà la vie et la mort, car à travers toutes les misères et toutes les abjections, elle est toujours restée fidèle à ce premier et unique amour.

Kim-Trọng, dans l'intervalle, s'est marié avec la sœur de Kiều, Thúy-Vân, suivant son ultime recom-

mandation à elle-même. À son départ de la famille, elle a dit solennellement à sa sœur, devant son père et sa mère qu'elle prenait à témoins de cette décision suprême :

— J'ai donné ma parole, j'ai promis ma vie à quelqu'un. Tu es ma sœur, tu es le sang de mon sang ; tu me remplaceras auprès de lui, tu t'acquitteras pour moi envers lui de ma dette d'amour et de fidélité. Vous serez heureux tous les deux, je vous le prédis. Et si plus tard, plus tard, au milieu de votre bonheur, il vous arrive de sentir par-dessus vos têtes un vent doux et froid qui passe, secouant légèrement les feuilles, dites-vous que c'est l'âme de votre sœur, lourde encore des serments passés, qui revient parmi vous et qui, par delà les neuf-sources, se réjouit de votre bonheur...

Je ne connais dans aucune littérature rien de plus beau que ces recommandations qui ont l'accent profond de paroles d'outre-tombe.

Ici se place une scène infiniment pathétique, que l'esprit européen comprendrait peut-être un peu difficilement : c'est la réintégration de Kiều au foyer conjugal.

Car ce foyer, c'est son foyer à elle ; sa sœur ne fait que la remplacer, la remplacer provisoirement, c'est-à-dire pour toute la vie, si jamais elle ne revient plus.

Mais elle est revenue, à la suite de circonstances bien indépendantes de sa volonté, il est vrai, mais elle est revenue, et sa place, la toute première place, lui est conservée tout entière.

Aussi, au milieu de la joie qui accueille son retour, on célèbre son mariage, le vrai mariage, un mariage en quelque sorte mystique qui consacre l'union des deux âmes par delà la vie et la mort.

Le sentiment qui les unit désormais, comme l'a très bien défini Kim-Trong lui-même, « ce n'est plus l'amour, l'amour vulgaire qui unit un homme et une femme dans une même couche ; c'est une affection infiniment plus douce qui a tout le charme de l'amitié, et c'est aussi une pitié profonde pour les malheurs de votre vie, et une profonde admiration pour la hauteur de votre sacrifice. »

Telle est, sommairement analysée et dépouillée de tous ses ornements littéraires et poétiques, l'histoire de la vie et des malheurs de la belle Thúy-Kiều, une « victime de la destinée ».



SUR LA RIVIÈRE DES PARFUMS

Des souvenirs de ma vie littéraire, les plus doux, les plus profonds, les plus vivaces sont peut-être ceux que je conserve du premier séjour que j'ai fait à Huè, la capitale nostalgique.

Cela remonte à onze ou douze ans déjà. S. M. Khai-Dinh régnait alors dans toute la splendeur d'un début de règne qui s'annonçait comme particulièrement fécond, plein d'espérances et de promesses, et qui devait se terminer quelques années plus tard d'une façon assez terne. Le grand Sacrifice au Ciel et à la Terre, le *Nam-Giao*, qui avait été abandonné depuis longtemps, allait être célébré en grande pompe, marquant par un geste symbolique l'accession au trône des *Nguyễn* d'un souverain enfin majeur et conscient. Il n'y avait pas d'occasion plus favorable pour moi d'aller faire connaissance avec la capitale de mes rêves, juste au moment où, en dehors de ses charmes naturels, elle devait apparaître à mon imagination parée de ses plus beaux atours de fête et dans toute la magnificence de ses fastes désuets. Car j'avais longtemps rêvé à Huê, comme on rêverait en Occident à ces villes enchanteresses qui ont nom Venise, Sienne, Cordoue, Tolède, à ces villes d'art et de poésie, où l'esprit assoiffé de beauté et d'harmonie vient chercher un décor ou un cadre à ses épanchements et à son essor.

Ce fut donc en « pélerin passionné » qu'à l'exemple des lettrés mes aînés je fis le voyage de *Tràng-an*.

J'eus pour compagnon un poète charmant qui depuis a évolué vers d'autres idées, mais qui alors n'était féru que de littérature et d'art.

Pour ne pas déranger les amis, on convint de ne descendre chez personne. Mon poète eut l'idée originale de louer un sampan, un de ces sampans couverts qui, sur la Rivière des Parfums, sont des sortes d'hôtelleries flottantes. On y mange, on y couche, on y tient salon où des artistes raffinés, des dames élégantes font assaut d'esprit ou font rendre à la voix humaine et à des instruments d'une simplicité primitive des accents ineffables,

Purs comme le cri de l'oie sauvage traversant [l'espace,

Ou troubles comme un torrent descendant des [montagnes,

pour plagier deux vers célèbres du *Kiều*.

Certes, cette « vie à bord » n'est pas d'un confort comparable à celui des hôtels. Mais à qui sait la goûter, elle donne des délices rares. Pour nous, Sa Majesté nous eût-elle réservé un de ses appartements au Palais que nous n'eussions voulu quitter pour cela notre sampan rustique.

Nos sampaniers étaient deux époux Le jour, l'embarcation était amarrée près de la rive, sous la garde d'un *bécon*. La femme allait au marché et faisait la cuisine, notre cuisine. Le mari, de son métier tireur de pousse-pousse, nous pilotait en ville et nous véhiculait au besoin. A la différence de ses « collègues » de Hanoi, c'était un garçon très poli, docile, et dirai-je même, bien élevé. Sa femme était douce,

serviable, bonne cuisinière, — elle nous faisait des plats de poisson délicieux, — et possédait par dessus le marché une belle voix : la nuit, en ramant, elle nous charmait de ses chansons mélancoliques.

Bref, c'étaient des gens très sympathiques, et nous nous intéressions beaucoup à ce ménage en compagnie duquel nous vécûmes presque une semaine. Il inspira à mon ami un poème fort joli en caractères chinois que je me rappelle encore et dont je donne ici une traduction approchée, tout en regrettant de ne pouvoir rendre tout le charme de l'original.

I

Des bouffées de chaleur remplissent le ciel du sixième
[mois.
Qu'ils sont à plaindre, les hommes qui s'agitent dans
[cette fournaise !
Mais il est de par le monde deux époux heureux,
Qui, dans une frêle embarcation, s'approvisionnent
[de lune claire et de vent frais.

II

Ils vivent, l'un sur terre, l'autre sur l'eau, d'une vie
[pleine de liberté
Le mari tire son pousse-pousse et la femme conduit
[son sampan.
Mais ni pousse-pousse ni sampan ne sont idoines à
[véhiculer les chagrins de la séparation,
Et à la nuit tombante, les deux époux se retrouvent
[sur le bord de l'eau.

III

Le courant qui coule vers l'Est est refoulé par la [marée montante ;
Des tourbillons boueux montent du lit du fleuve.
La femme dit à son mari : «Puisse ton cœur ne jamais [ressembler à cette eau désordonnée !
« Puisse-t-il ne jamais m'obliger à pleurer la nuit en [me cachant le visage ! »

N'est-il pas charmant, ce petit poème composé sous la forme dite « la Branche de Bambou » *(Trúc-chi từ)*, suite de quatrains chantant les charmes de l'amour et les tristesses de la séparation.

Mon ami l'improvisa au cours d'une soirée qui réunissait dans notre sampan quelques lettrés de la capitale, auxquels se joignaient deux cantatrices renommées. Une seconde embarcation nous suivait, renfermant les musiciens avec leurs instruments. Notre chambre unique, après avoir servi de salle à manger, se transformait en salon où l'on cause Il était minuit passé. Chacun avait improvisé quelques vers, mais le poème ci-dessus ralliait tous les suffrages. Nous nous éloignâmes alors de la ville et allâmes amarrer bien loin, au milieu du fleuve, du côté de la Tour de *Thiên-mụ* ou de « la Dame céleste » que les Européens appellent à tort « Tour de Confucius ». Dans le silence de la nuit commencèrent les chants et la musique. Des flots d'harmonie nous inondèrent, nous transportèrent dans des royaumes irréels, dans des terres chimériques Ces chants étaient tantôt suaves comme le parfum captivant d'une fleur, tantôt déchirants comme une voix humaine qui pleure, tantôt langoureux comme certains regards de femme dans

les moites soirées d'été, tantôt joyeux, - mais beaucoup plus rarement comme un babillement d'oiseaux au printemps. Et cette musique, on dirait qu'elle vous pénétrait le corps et l'âme, qu'elle s'insinuait dans vos veines, qu'elle vous parcourait tout entier d'un frisson délicieux.

D'où vient le charme ensorceleur de ces chants, de cette musique de Huê ? La tradition rapporte que le *Ca-lý* dérive d'anciens airs Chams. Ce peuple vaincu par les Annamites au cours d'une lutte séculaire, avait coutume, dit-on, de chanter des chansons mélancoliques pour pleurer les malheurs de la patrie perdue. Les soldats annamites en garnison en pays cham, impressionnés par ces airs tristes qui ne répondaient que trop à leurs sentiments nostalgiques, les adaptaient aux chansons annamites et ainsi les introduisaient dans le pays où ils devinrent vite populaires. Quoiqu'il en soit de cette origine, beaucoup de ces airs de Huê, comme le *Nam-ai*, le *Nam-binh*, accompagnés par le monocorde, sont d'une tristesse à fendre le cœur, et s'il est vrai, comme dit Musset, que

Les chants les plus beaux sont de purs sanglots

ils sont ce que la voix humaine a produit de plus harmonieux et peut-être aussi de plus tragique.

Ils furent particulièrement émouvants, chantés à cette heure et dans ce cadre, et écoutés par des hommes dont la sensibilité artistique surexcitée à l'extrême vibrait littéralement à tous les échos de l'espace.

Leur charme opérait en quelque sorte en deux temps, à deux degrés : ce fut d'abord une dépression de tout l'être gagné jusque dans ses profondeurs par cette

tristesse poignante qui « dissolvait l'âme » (*tiêu-hồn*), suivant la forte expression annamite ; il en résultait une sorte d'enivrement comparable à celui que produit l'opium ou le haschisch. Mais à cette dépression succéda bientôt une exaltation : un élan nous réveilla de cette torpeur ; il s'élevait en nous une ferveur intense qui tantôt nous transportait dans les espaces infinis, tantôt nous plongeait dans les profondeurs de la race, dont ces accents désespérés semblaient être la voix, l'appel lointain venu du fond des siècles. A certains moments cet appel se faisait tellement pressant, obsédant qu'on serait tenté de s'écrier, comme Hélène Vacaresco, la fougueuse poétesse roumaine :

Et j'entendais, au bruit de mon vœu dévorant,
Ma race qui chantait en moi comme un torrent ! ...

Oh ! ces inoubliables nuits de Huê, ces nuits d'enchantement et de ferveur passées en sampan sur la Rivière des Parfums, ces nuits passionnées que je ne revivrai peut-être plus jamais !

Je suis revenu plusieurs fois à Huê ; j'ai refait plusieurs fois la même promenade en sampan ; j'ai entendu les mêmes chants et la même musique qui me procurent le même charme un peu langoureux et triste. Je n'ai pas retrouvé les intenses émotions de mon premier voyage. Et pourtant le cadre est le même : ce sont les mêmes collines lointaines, c'est le même fleuve qui coule entre les mêmes rives ombragées avec les mêmes sampans qui parsèment son cours paresseux ; c'est la même tour romantique qui domine le même coin de paysage familier ; ce sont les mêmes murailles de la vieille citadelle qui se mirent dans les mêmes fossés herbeux ; le tout évoquant une de ces délicates peintu-

res à l'encre de Chine qui plaisent tant à l'imagination de nos poètes. Seuls les anciens amis ne sont plus là, dispersés aux quatre coins de la vie, séparés de vous par la distance et par les idées. Et l'âme, elle aussi, a peut-être perdu de sa puissance d'émotion ; au contact des rudes réalités de la vie, sa vibration intérieure a diminué : elle devient moins exaltée et, hélas ! plus sage. C'est ainsi que les premières émotions ressenties, les plus douces, les plus profondes, ne se retrouvent plus jamais avec la même intensité, et les heures les plus exaltantes de la vie ne se revivent plus que par le souvenir.

LE POÈTE KHUẤT NGUYÊN

(*K'iu Yuan*)

Autant la Chine actuelle est déconcertante, déroutante à force de se débattre dans des convulsions infinies sans arriver à trouver la norme de sa vie et de son évolution, autant la Chine ancienne fut séduisante par le développement de sa pensée, la magnificence de sa littérature et la splendeur de son art. Elle fut pour les Annamites, la source de toute culture et de toute civilisation, source à laquelle nous pouvons encore nous abreuver sans inconvénient. Elle fut non seulement pour l'Annam mais pour l'Extrême-Orient tout entier, Rome et la Grèce réunies et tout humanisme dans nos pays dérive d'elle en droite ligne.

C'est dire combien est utile, indispensable à tout Annamite cultivé la connaissance de la Chine antique dans ce qu'elle a produit de mieux dans le domaine des lettres et des arts, l'art de penser et celui de vivre y compris. Je l'ai dit et je l'ai répété maintes fois : l'élite annamite, sous peine de devenir une élite artificielle, sans attache profonde avec les sources spirituelles de la race, une sorte de plante de serre chaude, doit, en dehors de l'instruction occidentale, posséder les notions essentielles qui constituent le rudiment de l'ancienne culture. Celle-ci. outre qu'elle l'empêche de se déraciner en la maintenant dans le milieu ancestral qu'elle doit travailler à améliorer mais ne doit ni renier, ni bouleverser, forme un contrepoids efficace à ce qu'une éducation étran-

gère peut avoir de dangereux ou de factice. Dans la soif de nouveauté, la fièvre d'émancipation qui travaille les jeunesses intellectuelles de ce pays, on a tendance à sous-estimer, bien plus, à considérer comme parfaitement négligeable cet apport d'une tradition spirituelle plusieurs fois séculaire. On s'apercevra un jour combien il est précieux en lui-même et, dans bien des cas, salutaire comme adjuvant ou comme correctif.

Apport précieux en lui-même, disons-nous. En effet, pour ne parler que des œuvres littéraires chinoises, elles forment par leur masse vraiment formidable un domaine important de la littérature universelle. Expression de l'âme et de la pensée d'un quart de l'humanité civilisée, elles ne sauraient laisser indifférent tout homme cultivé, qu'il soit de l'Occident ou de l'Orient. De fait, une culture véritablement humaine doit être la synthèse harmonieuse de tout ce que l'humanité considérée dans son ensemble a produit de meilleur. Et dans cette synthèse, la Chine ancienne doit avoir sa part, une part très large, en rapport avec son importance historique. Jusqu'ici, l'Occident, dans son culte exclusif de la culture gréco-latine, a longtemps méconnu cette part de la Chine, comme d'ailleurs celle de l'Inde. L'étude de la langue, de la littérature, de la philosophie, de l'art chinois ne sortait guère du domaine de la spécialisation pour entrer dans celui de la culture générale. Il est vrai que la langue classique chinoise, par son génie particulier, par le moyen d'expression encombrant et compliqué mais infiniment riche et profond dont elle se sert et qui est le système d'écriture idéographique, n'est pas accessible à tout le monde : sa connaissance ne peut

être que le fait d'une catégorie. de savants spécialisés. Mais les travaux de ces derniers, déjà suffisamment nombreux et poussés, gagneraient à être davantage connus du grand public lettré des deux mondes.

Pour en revenir à ce pays, on ne peut bien connaître la langue, les mœurs, les institutions de l'Annam d'aujourd'hui sans avoir une certaine connaissance des caractères chinois, ou tout au moins sans posséder quelques notions précises sur l'histoire, la littérature, la philosophie, la législation de l'ancienne Chine. Faute de cette connaissance préalable, nombre de personnes parlant couramment l'annamite ignorent tout des productions de l'esprit indigène qui sont vraiment lettre morte pour elles. Elles s'en excusent en disant que c'est du chinois, autant dire de l'hébreu ! Mais la langue annamite est si intimement liée au chinois qu'elle ne saurait en être séparée sans inconvénient, absolument comme le français, par exemple, n eut pu l'être du latin au 14e ou 15e siècle.

La littérature chinoise n'est donc pas un domaine exclusivement réservé aux sinologues. Ses principales œuvres traduites sont susceptibles d'intéresser le public cultivé de tous les pays.

Je dédie à celui d'Indochine la traduction d'une page considérée comme l'une des plus belles de l'œuvre d'un grand poète de la fin du 4e siècle avant l'ère chrétienne.

Khuât Nguyên (en chinois Kiu Yuan), — c'est son nom, — vivait de 332 à 295 avant J -C. Il était parent et devint ministre du roi de Sở, un pays du Sud du Yangtseu. Il essaya de détourner son souverain de certaines

entreprises dangereuses ; le roi ne l'écouta pas, le congédia et l'exila. Désespéré, il s'enferma dans une retraite obscure et composa une longue élégie pour épancher sa tristesse. Le 5e jour du 5e mois de l'an 295 avant J.-C., il se jeta dans le fleuve Mịc-la, affluent du Yang-tseu. Le roi de Sở, touché de cette mort, fit faire des sacrifices sur le bord du fleuve et depuis, en souvenir de cette fin tragique, chaque année, à cette date, dans toute la Chine des bateaux pavoisés sillonnaient les rivières et les fleuves, allant à la recherche du fidèle ministre : c'était la fête des « bâteaux-dragons », fête dont la tradition se conserve encore de nos jours sous forme de régates rituelles. Elle se célèbre également en Annam sous le nom de fête du 5e jour du 5e mois et prend un caractère nettement taoïste.

Ce caractère est d'ailleurs celui de la poésie et de la personnalité de Khuât Nguyên lui-même. Le mouvement philosophique et littéraire de la Chine antique se divisait nettement en deux tendances distinctes : celle de la Chine du Nord du Yang-tseu, représentée par l'école de Confucius, est une tendance positive et rationaliste, volontiers confinée dans le domaine du bon sens et des convenances, de la sociabilité et des rites ; celle de la Chine du sud du Fleuve Bleu, représentée par l'école de Lao-tseu, est une tendance mystique, tournée de préférence vers la recherche de l'absolu, la contemplation de l'univers et la culture de l'individu en tant que sujet de cette contemplation à la fois sereine et passionnée. En étendant ces deux termes et en les généralisant, on peut dire que l'école du Nord représente le *classicisme* et l'école du Sud le *romantisme chinois*.

Khuât Nguyên est ainsi le premier poète romantique chinois, chef d'une école qui a eu des continuateurs

jusque dans la Chine moderne. « Il est lui-même le sujet de son œuvre, dit le sinologue Henri Maspero : ce sont ses sentiments, ses douleurs, ses regrets qu'il chante, surtout ses désespoirs d'exilé, non pas en les dissimulant sous des voiles allégoriques, mais ouvertement, en se mettant lui-même en scène en un *je* perpétuel ».

Voici un spécimen de son œuvre intitulé : « En consultant un devin », page que tous les lettrés annamites savent par cœur et que je traduis ici directement du texte chinois :

« Khuât Nguyên étant exilé, trois années durant « ne put revoir la capitale ! Il avait déployé toute « son intelligence, mis tout son dévouement au service « du prince ; et pourtant il avait été victime des « calomnies des gens. Le cœur affligé, l'esprit en dé- « sordre, il ne savait de quel côté se tourner. Il vint « donc voir le maître-devin Trịnh Thiềm-Doãn.

« Il lui dit : — J'ai sujet à perplexité ; je viens « vous demander de m'éclairer.

« Trịnh Thiềm-Doãn remettait en place ses baguet- « tes, époussetait sa carapace de tortue (choses dont « on se servait pour consulter le sort et tirer des « horoscopes) : — Sur quoi désirez-vous me consulter, « lui demande-t-il ?

« Khuât Nguyên reprit : — Vaudrait-il mieux pour « moi, de toute l'ardeur de mon zèle et de toute la « sincérité de mon cœur, me dévouer au service de « mon prince et de mon pays, ou bien au contraire « m'ingénier continuellement à flatter les gens et à « suivre leurs caprices ? Vaudrait-il mieux pour moi

« vivre dans la retraite en cultivant mon champ, ou « bien au contraire fréquenter les grands pour « rechercher la renommée ? Vaudrait-il mieux pour « moi ne pas craindre de dire la vérité au risque de « m'attirer des malheurs, ou bien au contraire me « contenter de vivre tranquillement une vie heureu- « se et lâche ? Vaudrait-il mieux pour moi m'élever « au-dessus du vulgaire pour préserver toute la « pureté de mon âme, ou bien au contraire me « montrer liant, souple, complaisant, accommodant, « de façon à plaire à tout le monde ? Vaudrait-il « mieux pour moi être le cheval fougueux qui par- « court dix mille *li*, que le petit canard sauvage « qui flotte sur l'eau, monte et descend avec la « vague, cherchant ainsi à sauvegarder une vie « insignifiante ? Vaudrait-il mieux pour moi être « un coursier de race qu'une bête de bât ? Vaudrait- « il mieux pour moi rivaliser avec l'aigle dans son « vol, que disputer à manger avec des poules et des « canards ? De ces deux voies, laquelle faut-il suivre « et laquelle abandonner ? Le monde est comme une « eau troublé ; il est sans pureté. Aux yeux du « vulgaire, une aile de cigale pèse plus lourd « qu'un poids de mille livres. La cloche d'or est « détruite et la jarre de terre fait un bruit assour- « dissant. Les médisants et les calomniateurs tri- « omphent, et les honnêtes gens restent dans l'ombre. « Hélas ! dans la solitude où je suis, qui connaît la « pureté de mon cœur ?

« Thiềm-Doãn en entendant ce discours laissa « tomber les baguettes ; il se récusa en disant :

« — Le langage populaire dit qu'un pied peut être « plus court qu'un pouce et un pouce plus long

« qu'un pied. La nature peut présenter des lacunes,
« et l'intelligence ne comprend pas toutes choses.
« Les nombres ne dénombrent pas tout, et il est
« des mystères que la divinité elle-même ne pénètre
« pas. Faites ce que vous dit votre cœur; agissez
« selon votre volonté propre. Ma carapace de tortue
« et mes baguettes ne peuvent vraiment pas con-
« naître de ces choses. »

Faiblement rendue par la traduction, cette page ne reflète-t-elle pas une noble pensée, passionnément éprise de pureté et d'idéal ?

Par sa sincérité émouvante et sa magnifique envolée, elle peut compter parmi les plus belles de la littérature universelle.

POÈTES CHINOIS

J'ai l'habitude de relire de temps en temps mes poètes chinois, et je m'en trouve toujours très bien.

Parler d'eux n'est donc pas une chose absolument vaine à un moment où des questions plus urgentes sollicitent l'attention de tous. Ce peut être un agréable divertissement aux soucis de l'heure présente. Il peut donner à l'esprit la sérénité nécessaire pour aborder des choses plus graves.

Car la poésie chinoise est de qualité rare. Je parle bien entendu de la Chine ancienne avec laquelle notre anarchique voisine n'a que des rapports bien lointains.

Sur le charme, la profondeur, la portée philosophique de cette poésie, je renvoie mes lecteurs aux pages infiniment suggestives que le parfait lettré français Abel Bonnard a consacrées aux poètes chinois dans son livre intitulé *En Chine*. C'est remarquable qu'un écrivain occidental qui ne connaît pas la langue chinoise et ne peut juger les productions de l'esprit chinois qu'à travers des traductions plus ou moins fidèles, soit arrivé à pénétrer à ce point la pensée intime, l'état d'âme d'hommes d'un autre pays et d'une autre race et à l'exprimer en des termes si profondément justes.

Sans donc m'étendre sur des considérations générales sur la poésie chinoise que le lecteur trouvera dans le livre précité, je donnerai la traduction de quelques morceaux des poètes chinois que j'ai le plus pratiqués, tout en regrettant de ne pouvoir rendre le charme de l'original,

Les deux plus célèbres sont sans conteste **Lý** Thái-**Bạch** ou Lý Bạch (en chinois *Li T'ai-Pe*) et **Đỗ Phủ** (*Tou Fou*), qui vivaient sous la dynastie des **Dường** (*T'ang*, 7e-10e siècle).

Ils étaient aussi grands l'un que l'autre, mais si le premier avait plus de naturel, plus d'élan, plus de fougue, le second avait plus de maîtrise, plus de technique, un plus grand souci d'un réalisme que l'on pourrait même qualifier de moderne.

Lý Bạch fut le chantre du vin et de l'ivresse. On connaît la légende de sa mort. Se promenant une nuit en sampan sur un lac, il était comme d'habitude à moitié ivre. Tout-à coup il vit le disque de la lune se refléter dans l'eau, il voulut le saisir et l'embrasser. Il fit un bond et se noya.

Voici un petit poème de lui intitulé :

Au sortir de l'ivresse.

La vie n'est qu'un vaste songe.
A quoi bon se fatiguer de vivre !
Aussi je m'enivre du matin au soir,
Et je m'étends inerte sous la vérandah.
Revenu à moi, je regarde dans la cour ;
Un oiseau chante parmi les fleurs.
Mais quel jour sommes-nous, me demandé-je ?
Ah oui ! c'est le vent du printemps et c'est le loriot qui chante.
Emu, je me prends à regretter le beau temps qui passe,
Et je me remets à vider encore des coupes.
Je chante à haute voix, attendant la venue de la lune
A peine ai-je terminé que j'ai déjà perdu connaissance !

Au fond Lý Bạch fut un grand pessimiste, et le vin ne lui servait qu'à cacher son profond dégoût de la vie. Ce pessimisme ressort de tous ses poèmes, même de ceux qui sont chantés dans les circonstances les plus joyeuses, comme les banquets et les fêtes. Tel celui intitulé : ***En offrant à boire***, qui fait partie du répertoire classique des chanteuses annamites :

Voyez-vous les eaux du Hoàng-hà,
Qui descendent du ciel, courent, roulent jusqu'à la mer et ne retournent plus sur leur cours ?
Voyez-vous la glace du salon,
Toute triste de refléter vos cheveux blancs qui au matin de la vie sont comme de la soie verte et qui au soir ressemblent à de la neige !
Jouissons des plaisirs que la vie nous réserve.
Ne laissons pas vides nos coupes d'or devant la lune qui nous regarde.
Les biens de ce monde sont faits pour être utilisés.
Dix mille pièces d'or, une fois dépensées, nous retourneront un jour.
Tuons force moutons et bœufs et réjouissons-nous,
Et chacun de boire d'un coup trois cents coupes !
Vous, chers amis, ne refusez pas quand je vous verse à boire !
Je vais vous chanter un morceau ; prêtez l'oreille et écoutez-moi.
Quand on boit, il n'est pas nécessaire d'avoir de la bonne musique ni des mets recherchés ;
Il faut qu'on soit ivre à n'en plus sortir.
Les saints et les sages de tous les temps ont sombré dans l'oubli éternel ;
Seuls les grands buveurs ont laissé un nom dans le monde.

Autrefois le roi de Trần dépensait des milliers et des milliers pour le vin dans ses banquets au palais de Bình-lạc où l'on s'amusait bien.

Et vous, amphitryon, vous dites que vous manquez d'argent ?

Allons donc ! Envoyez chercher du vin et je boirai avec vous.

Votre cheval aux cinq fleurs, votre robe de laine valant mille pièces d'or, donnez-les à votre enfant pour qu'il aille les échanger contre du bon vin ;

Et ensemble nous boirons à la disparition de tous les chagrins de ce monde !

Đỗ Phủ, le rival de **Lý Bạch**, n'avait pas la fougue romantique de ce dernier. C'était un artiste tout-à-fait conscient et maître des procédés de son art, et ses poèmes ne sortent jamais des formes classiques de la poésie des **Đường**.

La plupart chante les malheurs de la guerre, car on a toujours guerroyé en Chine, même pendant des périodes de pleine civilisation, et comme toujours c'est le peuple qui en a le plus souffert. Il n'y a donc rien de changé à ce point de vue dans ce pays charmant, et certains des poèmes de **Đỗ Phủ** s'appliquent tout aussi bien à la Chine d'aujourd'hui. Quelques-uns sont de petits tableaux d'un réalisme saisissant.

Tel celui-ci qui décrit une scène de réquisition dans un petit village la nuit :

Le soir, j'arrive au fort de Thạch-Hào.

Un agent vient la nuit réquisitionner des hommes.

Le vieux chez qui je suis descendu saute par-dessus le mur et s'enfuit.

La vieille sort pour recevoir l'agent.
Celui-ci crie, tempête : quelle colère !
La pauvre femme gémit, supplie : que c'est navrant !
Je l'entends qui déclare en termes touchants à l'agent de l'autorité :
« J'ai trois fils qui sont tous en garnison à Nghiệp-thành.
« Je viens de recevoir une lettre de l'un d'eux,
« M'annonçant que ses deux frères sont tués à la guerre.
« Le survivant traîne une vie misérable,
« Les autres sont partis pour l'éternité.
« Dans ma maison, il n'y a plus d'hommes valides.
« J'ai seulement un petit-fils qui tette encore,
« Et qui ne peut pas être séparé de sa mère.
« Celle-ci est dans un dénuement tel qu'elle n'a plus une jupe complète pour entrer et sortir.
« Je suis vieille et malade ;
« Mais je pourrai vous suivre cette nuit
« Pour aller à la corvée, à Hà-Dương.
« Je serai encore bonne à faire cuire le riz du matin. »
La nuit est avancée, et les voix cessent.
Mais il me semble entendre des sanglots étouffés.
Au point du jour, je me remets en route,
Faisant mes adieux au vieux qui est revenu.

Et cet autre poème en trois parties, qui peint également les horreurs de la guerre et les malheurs du temps, en décrivant le retour de l'exité dans son village.

I

Des nuages rouges s'amonçellent à l'Occident ;
Le soleil touche la plaine à l'horizon.

De la porte de branchages, s'élève un gazouillement
[d'oiseaux.
C'est l'exilé qui revient de bien loin.
Femmes et enfants sont tout étonnés de me revoir en-
[core vivant.
Revenus de leur stupeur, ils se mettent à pleurer.
Dans ces moments de guerre et de troubles, l'homme est
[ballotté de tous les côtés,
Et c'est une chance extraordinaire qu'il puisse revenir
[chez lui vivant.
Les gens du voisinage grimpent sur les murs pour
[nous voir ;
Ils poussent des exclamations et des soupirs.
La nuit est déjà avancée que nous brûlons encore des
[torches
Pour causer ensemble comme dans un rêve !

II

L'année touche à sa fin, et je traîne une vie inutile
Voilà un retour qui manque de gaieté !
Les enfants ne me quittent plus,
Craignant que je ne reparte encore.
Je me rappelle l'ancien temps où, allant prendre le
frais,
Je faisais le tour de l'étang planté d'arbres.
Maintenant le vent du nord souffle avec force,
Et mille soucis assaillent mon cœur.
Je vois que les céréales sont rentrées,
Et je perçois l'odeur de l'alcool qu'on distille.
Ainsi nous pourrons boire un brin aujourd'hui,
Pour atténuer la tristesse de cette fin d'année.

III

La basse-cour est en émoi.
Des visiteurs sont là, et coqs et poules se battent.
Je les chasse sur l'arbre ;
Et j'entends qu'on frappe à la porte de branchages.
Quatre ou cinq vieux du village
Viennent me demander des nouvelles de mon long voyage.
Chacun apporte avec soi une petite jarre d'alcool ;
L'alcool de l'un est clair, celui de l'autre est trouble.
Tous s'excusent qu'il ait peu de saveur,
Disant que les champs manquent de bras pour les cultiver.
Comme la guerre dure toujours,
Tous leurs enfants sont partis en expédition du côté de [l'Est
Je demande aux vieux de leur chanter quelque chose,
Pour les remercier de leurs bons sentiments dans [l'adversité.
Le chant terminé, je lève la tête et pousse un soupir,
Et tous autour de moi ont des larmes aux yeux !

Les poètes des **Đường** n'ont pas tous la célébrité de **Đỗ Phủ** et de Lý Bạch, mais tous, même ceux de second ordre, ont un charme particulier qui les distingue de ceux des autres dynasties.

Je termine par ce huitain de **Từ** An-Trinh, qui est tout-à-fait joli. Il est intitulé :

En entendant une voisine jouer de la guitare.

L'étoile polaire est au milieu du ciel, la nuit touche à [sa fin.
Tout triste, je m'appuie sur une balustrade baignée par la [lumière de la lune et je pense à des choses incohérentes.

Tout-à-coup j'entends des sons d'une guitare qui m'arri-
[vent de l'étage d'à-côté.
C'est une voisine, mademoiselle Triệu qui joue de la
[musique.
Le morceau terminé, il me semble voir ses sourcils qui
[se froncent ;
Et quand de nouveau les notes se précipitent, on dirait
[que ses doigts de jade ont froid et de loin
[je souffre pour elle.
Toutes les portes sont fermées et aucune ne s'ouvre
[encore.
Allons m'endormir : je la verrai en rêve !

POÈTES ANNAMITES

Ayant parlé des poètes chinois, je ne peux pas ne pas consacrer au moins un article à ceux de mes compatriotes qui ont été les fervents serviteurs des Muses.

Les Muses annamites sont de plusieurs sortes. Il y a d'abord la Muse sino-annamite qui parle la langue de Li Pe et de Tou Fou, et, ma foi, la parle souvent aussi élégamment, avec autant de recherche et de préciosité que sa vénérable sœur chinoise. Il y a ensuite la Muse vraiment nationale, annamite, qui s'exprime en langue maternelle et sait en tirer les effets les plus heureux, les plus pittoresques, usant avec une suprême habileté des ressources d'un idiome chantant, musical par excellence; elle est, cette Muse, tantôt rêveuse et mélancolique, tantôt moqueuse et enjouée, avec une pointe de malice, avec cet humour particulier qui est l'esprit de nos lettrés. Il y a enfin la Muse paysanne qu'affectionnent nos *nhà-quê*, qui a son franc parler, mais qui n'est pas incapable d'émotion et souvent de vraie poésie.

J'ai eu l'occasion de consacrer à cette muse populaire une petite étude (1).

Je n'en parlerai donc pas aujourd'hui et m'occuperai seulement de ses deux sœurs plus aristocratiques.

---

(1) Cf. *La Poésie annamite*, plus haut. — Cf. également notre volume intitulé : *Le Paysan tonkinois à travers le parler populaire* (Imprimerie tonkinoise, 1930).

On sait que nos anciens lettrés se faisaient un point d'honneur de ne rien écrire qu'en chinois, ce chinois classique qui est le latin de l'Extrême-Orient. Il y a donc toute une littérature que j'appellerai sino-annamite, car elle est de langue chinoise et d'auteurs annamites. Nombreux étaient nos écrivains et nos poètes qui, non seulement sous la domination chinoise, mais depuis la première dynastie nationale des Đinh (10e siècle) jusqu'à celle des Nguyễn (19e siècle), composèrent en chinois. Certaines de leurs œuvres étaient appréciées en Chine même.

Pour faire partie des ambassades en Chine ou pour recevoir les ambassadeurs chinois à la Cour, nos rois avaient toujours soin de choisir les lettrés les plus fameux du pays. Les annales et la tradition conservent le souvenir de nombre de joutes poétiques entre mandarins chinois et docteurs annamites.

Un haut fonctionnaire chinois adressa un jour au roi Mạc (16e siècle) un poème intitulé « La lentille d'eau », dans lequel il voulait comparer le petit pays d'Annam à cette plante aquatique qui flotte à la surface de l'eau et qu'un coup de vent emporte à la dérive.

Voici ce poème sous forme de huitain :

Sur les mares et les étangs, elle pousse toute menue,
Mais jamais bien profondément ;
Elle n'a ni racines ni tige,
Et à plus forte raison ne comporte ni branches ni cœur.
Elle est là assemblée en masse ; mais sait-elle quand [elle sera dispersée ?

Elle est là qui flotte à la surface, mais sait-elle quand
[elle sera submergée ?
Qu'un mauvais vent s'élève dans l'espace,
Et la voilà qui sera dispersée aux quatre coins des eaux !

Le roi chargea le docteur Giáp Hải de répondre à ce poème impertinent. Il le fit par le huitain suivant composé sur le même rythme et avec les mêmes rimes que le premier :

Elle forme une masse compacte comme des écailles
[entre lesquelles passerait difficilement une aiguille ;
Elle ne pousse pas profondément, mais tiges et racines
[s'enchevêtrent solidement.
Elle dispute au nuage blanc le miroir limpide des eaux,
Et défend aux rayons ardents du soleil de pénétrer au
[cœur de l'étang.
Elle défie les vagues de disloquer sa masse,
Et les vents furieux de jamais la submerger sous l'eau.
Poissons et dragons vivent sous son ombre,
Et le sage Lã-Vọng lui-même ne saurait où jeter sa ligne!

La poésie sino-annamite est très riche et innombrables sont les recueils de poèmes chinois d'auteurs annamites.

Pour en terminer avec cette muse somme toute à demi-étrangère, qui a longtemps accaparé la place d'une véritable poésie nationale, je cite deux quatrains d'un auteur moderne, le prince Vi-giã, un des fils de Minh-mạnh et un des lettrés les plus fameux de l'époque Ils sont dédiés à une amie disparue :

I

Devant l'étang sinueux, le peuplier étend son ombre.
Appuyé sur la balustrade sculptée, tout triste je repense
[au passé.

Le matin, je m'assieds sous le prunier en fleurs :
Le charme glacial de ces belles fleurs roses redouble ma [tristesse.

II

Et le pêcher, voilà que ses branches, comme par le pas- [sé, se garnissent de fleurs,
Qui se balancent au souffle du vent.
Qu'il est à plaindre celui qui en ce moment contemple [ces fleurs :
Il pleure devant elles, et elles ne le savent pas !

Et maintenant quittons cette grande dame au charme un peu désuet, maniéré et compassé, qu'est la poésie sino-annamite, et faisons connaissance avec notre brave petite muse annamite qui nous parlera un langage plus savoureux et plus direct.

Pour donner une idée de cette poésie vraiment nationale, il n'est pas nécessaire de remonter bien loin, ni de citer les longs poèmes, véritables romans versifiés, comme le célèbre *Kiều* Il suffit de traduire quelques morceaux, ceux du moins qu'il est possible de traduire en français sans trop de dommages, — d'auteurs modernes, presque contemporains, comme Nguyễn Khuyến, la délicieuse Xuân-Hương, et surtout Tú Xương, le fameux Tú Xương dont l'ironie mordante et la verve caustique font l'émerveillement des lettrés comme du peuple.

Nguyễn Khuyến qui vivait dans les dernières années du règne de Tự-đức était docteur des grands concours littéraires. Il ne se contentait pas d'écrire en chinois et cultivait avec art la langue nationale. Ses poèmes annamites d'une douce et fine ironie ont par-

fois un accent de gravité qui dénote un détachement tout philosophique de la vie et une sorte de sagesse désabusée.

Voici un huitain de lui, — le huitain étant en quelque sorte notre sonnet, la forme classique de la poésie chinoise et annamite, — intitulé : *Désenchantement* :

Quand on pense à la vie, on est vite désenchanté.
A quoi cela vous sert de faire des projets quand tout [dépend du Ciel ?
Plus l'ambition est grande, plus la chute est dure et [les regrets cuisants.
On encaisse les coups et on perd sa part : quelle déception!
Le succès, l'insuccès, le gain, la perte, tout cela ne vaut [pas une jarre à moitié remplie d'alcool.
Le bien, le mal, l'éloge, le blâme, tout finit par un éclat [de rire !
Reposant sur un oreiller près du store, je rêve de de- [venir un papillon ;
Le vent d'automne souffle froid, et on voit tomber des [feuilles de faux-flamboyants !

Ces vers désabusés sont peut-être un peu mélancoliques. Ecoutons la poétesse Xuân-Hương, une femme extraordinaire dont l'esprit mordant, agrémenté d'une pointe de rosserie, faisait la terreur de ses contemporains ; écoutez-la donner à ses sœurs des conseils plus réalistes, celui par exemple de ne jamais se faire concubines :

Tandis que l'épouse dort sous une couverture d'ouate, [la coucubine souffre du froid.
Maudit soit le sort de celle qui partage un mari avec [une autre !

De temps à autre, rarement, l'homme vous voit :
Une fois, deux fois par mois, souvent pas du tout !
On encaisse les coups pour avoir une boule de riz, et
[voilà que le riz est moisi !
On est réduite à être servante et une servante sans salaire!
Et l'on se dit : Si j'avais su qu'il devait en être ainsi,
Il eût mieux valu pour moi rester célibataire !

Mais le plus original, le plus spirituel de nos poètes contemporains est le fameux Tú Xương, mort il y a une vingtaine d'années. Ses vers sont d'un tel naturel qu'ils semblent toujours improvisés. Et de fait l'auteur les improvisait le plus souvent à propos de tout et de rien, et il avait un tel don de voir le côté comique des hommes et des choses que ses petits poèmes sont des satires achevées.

Voici comment il se moque du « lettré » et de « l'interprète », deux types caractéristiques de la société annamite d'il y a vingt ans.

Les caractères chinois, mais ça ne sert plus à rien !
M. le Docteur et M. le Licencié ne sont bons qu'à être
[relégués dans un coin.
Pourquoi ne pas étudier le français pour devenir M.
[l'Interprète ?
Le soir on boit du champagne, et le matin du lait de vache!

Les plus populaires de ses poèmes, ceux que tous savent par cœur, ce sont les quatre quatrains qu'il consacre aux « Vœux du nouvel an ».

I

Silence ! écoutez ces gens qui s'adressent des souhaits
[et des vœux.
Ils disent : Je vous souhaite de vivre cent ans jesqu'à en
[avoir cheveux et barbe tout blancs.

Eh bien, moi, je me ferai marchand de mortiers pour [chiques de bétel (1) ;
Il ne manquera pas dans le pays de gens qui auront [besoin de piler leurs chiques !

II

Silence ! et écoutez ces gens qui s'adressent des vœux de [richesse :
Tous des millionnaires, et où laisseront-ils leur argent ?
Il y en aura en profusion telle qu'on marchera dessus,
Et que personne n'en voudra plus !

III

Silence ! et écoutez ces gens qui se souhaitent des [honneurs :
Les uns achèteront des titres honorifiques, les autres [des grades de mandarinat.
Eh bien, moi, je me ferai marchand de parasols ;
J'insulterai les gens en leur vendant ma marchandise, [et ils me l'achèteront quand même !

IV

Silence ! et écoutez ces gens qui se souhaitent une nom-[breuse progéniture :
Ils auront cinq, ils auront sept enfants, tous plus [beaux les uns que les autres.

---

(1) Les vieilles personnes ne pouvant plus mâcher leurs chiques sont obligées de les piler dans un petit mortier.

Les rues et les villes seront encombrées par une foule [grouillante :
Ne trouvant plus à se loger, les uns portant les autres, [ils s'en iront sur les montagnes pour vivre comme des singes !

Ces petits poèmes sont tout-à-fait caractéristiques de la manière de Tú Xương. Il maniait avec aisance l'ironie et le sarcasme. Même dans le cercle de ses amis, on redoutait sa moquerie. Et tous ceux qui avaient affaire avec lui étaient sûrs de passer à la postérité : en deux vers, il les peint pour toujours.

Sa mort survenue tout juste au début du mouvement de renaissance de la langue et de la littérature nationales fut une grande perte pour nous tous.

ELOGE DE LA TRADUCTION

Un poème de la Séparation et de l'Exil

Les éloges sont à la mode ; on fait l'éloge de tout, des défauts comme des qualités, des vices aussi bien que des vertus. La maison Hachette a lancé une collection dans laquelle des écrivains les plus spirituels, les plus notoires, se chargent de montrer l'utilité, la valeur, la bonté, l'excellence de certains des travers les plus courants qui affligent l'humanité : l'ignorance, la médisance, la bêtise, la paresse, la laideur, le mensonge, la gourmandise, l'égoïsme. . . Et quelques-uns de ces éloges, qui frisent parfois le paradoxe, mais brillent toujours d'une fine ironie, ne manquent pas d'un charme piquant. Ils sont caractéristiques de l'esprit français qui aime à se jouer des difficultés et à en triompher gaiement.

Si j'avais le talent nécessaire, je voudrais moi aussi faire l'éloge d'un art modeste et souvent méconnu, qu'un injuste adage italien a contribué à discréditer en en faisant en quelque sorte le synonyme de l'infidélité et de la trahison : la traduction. On vante le talent d'un écrivain, l'originalité d'un poète, la profondeur d'un penseur ; on s'extasie parfois devant des productions littéraires d'une valeur bien relative ou des fantaisies d'auteurs qui, sous prétexte d'innover les vieilles formules, bouleversent toutes les règles de la composition et de la syntaxe. Personne ne songe à louer la conscience du traducteur qui rend intelligibles à un peuple les pensées et les écrits d'un autre peuple qui se trouve parfois aux

antipodes, — au propre et au figuré, — du premier. On profite de son travail, mais on se rend rarement compte de son mérite. On a l'air de le considérer comme le modeste artisan d'une besogne subalterne, utile certes, mais n'ayant, semble-t-il, que des rapports lointains avec la littérature, si parfois même, influencé par le fâcheux aphorisme : *traduttore, traditòre*, on ne nourrit quelque secrète suspicion à son égard.

Et pourtant, le traducteur, s'il est à la hauteur de sa tâche, c'est-à-dire s'il possède parfaitement les deux langues, celle qu'il traduit et celle dans laquelle il traduit, a plus de mérite que l'écrivain qui n'excelle que dans une seule langue. S'il doit s'effacer devant les vrais talents qui sont plutôt rares, il vaut infiniment mieux que quantité de poètes mineurs ou de prosateurs de second ordre, dont les œuvres n'enrichissent pas d'une façon notable la littérature nationale. A certain stade de l'évolution d'une langue, comme dans certaines conjonctures de l'histoire, il lui arrive de jouer un rôle éminent, primordial. C'est celui qui revient aux traducteurs annamites à l'heure actuelle. Devant faire connaître aux Annamites la pensée française en particulier et la pensée occidentale en général, et aux Français les productions de l'esprit indigène, ils sont le trait d'union entre l'Annam et la France, et dans un sens plus large entre l'Occident et l'Orient. Ils font le pont entre l'Asie et l'Europe et assurent la communication des intelligences et les échanges des sensibilités. De la manière plus ou moins habile dont ils accomplissent leur tâche, il peut résulter une sympathie plus ou moins grande qui doit unir les hommes des deux races que les hasards de l'histoire

ont fait vivre ensemble et qui ne peuvent que gagner à se mieux connaître et à se mieux comprendre.

D'autre part, —et ce profit pour être unilatéral n'en est pas moins important, — une langue en pleine rénovation comme la langue annamite ne peut que profiter de sa confrontation avec une langue aussi perfectionnée que le français. Dans cet exercice salutaire qu'est la traduction en annamite des meilleures pages des grands écrivains français, la langue annamite se transforme, s'assouplit, acquiert des habitudes de précision, de clarté, de netteté, de logique, qui distinguent la prose française et qui, jointes aux qualités naturelles d'harmonie, d'eurythmie et pour ainsi dire de musicalité de notre langue, ne manqueront pas de donner à la nouvelle littérature annamite une originalité et un charme particuliers. Cette littérature doit déjà beaucoup aux traductions d'œuvres françaises, et nos meilleurs écrivains en langue nationale, ceux qui sortent des vieilles ornières de la composition « à la lettrée », pour donner à la phrase annamite une tournure et une cadence nouvelles, sont en même temps des traducteurs de talent. Dans l'état actuel de l'évolution de la langue et aussi des esprits, les écrivains annamites ne peuvent pas encore ambitionner de produire des œuvres vraiment originales et fortes. Mais puisqu'aussi bien, par la force même des choses, ils doivent posséder une double culture, la culture française et la culture sino-annamite, ce qu'ils ont de mieux à faire à l'heure actuelle, c'est de traduire en annamite les plus belles oeuvres françaises et chinoises pour en enrichir la langue et la littérature nationales. C'est là certes un travail

ingrat, qui demande beaucoup de peine et d'efforts et qui n'est pas toujours apprécié à sa valeur, mais c'est un travail combien utile et nécessaire ! Il contribue à régénérer, à assouplir la langue et prépare ainsi, en les rendant un jour possibles, des productions originales. L'œuvre d'Amyot n'est plus guère connue aujourd'hui, et pourtant elle a puissamment contribué à la formation de la belle langue française du 16e siècle, et a rendu par conséquent possible toute la production littéraire postérieure.

Cet art modeste et utile de la traduction, je l'ai pour ma part pratiqué depuis vingt ans. Et sans me vanter, je crois avoir travaillé, dans la mesure de mes faibles moyens, à la rénovation et à l'enrichissement de ma langue maternelle. Mais s'il est important de faire connaître à ses compatriotes la pensée et l'esprit français, en contribuant par surcroit à « la défense et illustration » de la langue nationale, il ne l'est pas moins à un autre point de vue de faire connaître aux Français les productions de l'esprit annamite. Le traducteur étant, comme nous l'avons dit plus haut, le trait d'union des deux mentalités, des deux races, son rôle ne serait vraiment complet que s'il pouvait le remplir pour ainsi dire en partie double : traduire du français en annamite et aussi de l'annamite en français.

Je me propose donc de donner la traduction française de quelques-unes des pages les plus caractéristiques de la littérature annamite. Ce travail a déjà été commencé par quelques annamitisants distingués. Mais il n'a pas encore pénétré dans le grand public. Il serait bon cependant que ce dernier fût quelque peu au courant des productions de

l'esprit indigène: cela l'ai 'erait à mieux comprendre les Annamites et à sympathiser davantage avec eux.

Je commence par un poème élégiaque fort répandu en Annam et connu également au Tonkin, qui aurait été, dit-on, composé par la femme de l'ex-empereur Thanh-thai, en même temps mère de l'ex-empereur Duy-tân. Séparée de son mari et de son fils exilés à l'île de la Réunion après la tentative de révolte de 1916, cette reine déchue exhale sa plainte et son chagrin en des strophes d'une tristesse infinie. On sent à travers ces vers éplorés le souffle du drame, — le drame de la vieille cour de Hué, — et cette mélancolie poignante qui étreint la nostalgique capitale des Nguyễn.

Le poème se compose de dix strophes de huit vers chacune, de huitains dont le dernier vers du précédent se répète en partie dans le premier du suivant, formant ainsi une sorte de « chaîne » poétique, ce qui fait donner à ce genre le nom « d'anneaux entrelacés » (*liên-hoàn*).

Voici ce poème de la séparation et de l'exil, intitule « ô mon mari, ô mon fils ! » (*Chồng hỡi chồng, con hỡi con !*)

I

O mon mari ! O mon fils !
Que d'années révolues compte déjà notre séparation ?
Vous vivez bien loin, dans des régions inconnues, aux extrémités du ciel et de la terre,
Et moi, je traîne ma vie, honteuse, au milieu des paysages familiers.

C'est en rêve que j'accomplis le voyage périlleux qui
me rapproche de vous,
Et chaque fois je me retrouve seule avec mon âme solitaire!
Les jours passent, les mois arrivent, dans la durée infinie
du temps,
Et sur la route lointaine, mes yeux s'épuisent à regarder
et à attendre.

II

Mes yeux s'épuisent à regarder du côté de l'Occident,
Et toujours je ne vois ni mon mari ni mon fils.
Ils ont beau vivre en des îles enchantées, dans des
mers clémentes ;
Peuvent-ils empêcher le vent de douleur et la pluie de
tristesse d'arriver jusqu'à eux ?
J'en veux à ceux qui nous ont conduits dans des
chemins de malheur,
Me réduisant, moi, pauvre femme, à cette extrémité.
O le Ciel qui se trouve là-haut, pourquoi n'a-t-il pas
pitié de moi ?
Mon cœur est tourmenté durant les longues veilles de
la nuit

III

Durant les longues veilles de la nuit, je ne dors pas,
je reste assise.
Et mes entrailles bouillonnent comme une huile qu'on
chauffe.
Mon amour, il est bien fini !
Et la peine que j'ai eue à nourrir, à dorloter mon en-
fant, m'en voilà récompensée !
Je tâcherai de rester fidèle à mon devoir.
Mais à qui pourrai-je confier mes sentiments ?

Vous êtes quelque part sous le ciel, au milieu des montagnes bleues et de la mer bleue,
O mon mari, ô mon fils !

IV

O mon fils ! mon pauvre cœur est torturé,
Il est ballotté dans une mer de souffrances et de douleurs.
Il est desséché comme les arbres de l'Ecran du Roi,
Tandis que mes larmes coulent comme l'eau de la Rivière des Parfums.
Vous vivrez, vous mourrez là-bas en terre étrangère,
Et c'en est fini de tous les rêves de grandeur et de gloire !
Votre mère ne demande qu'à finir le plus tôt possible cette vie d'épreuves,
Pour conserver intacte sa fidélité au devoir.

V

Le fardeau du devoir pèse sur mes deux épaules.
A qui pourrai - je m'ouvrir, me confier ?
Si je garde pour moi mes ressentiments, mon cœur en éclatera,
Et je n'ose en parler à personne de crainte des indiscrétions.
C'est tard dans la nuit que seule, sous la lune qui décline,
Je me regarde dans un miroir cassé et trouve une confidente dans mon image attristée.
Quelqu'un peut-il me renseigner sur la distance qui nous sépare,
Et combien il faut de temps pour franchir les mers et arriver jusque-là ?

VI

Combien il faut de temps pour franchir les mers et arriver jusque-là, je ne sais.
J'envoie mon âme venir habiter avec vous.

Elle vous tiendra compagnie jour et nuit,
Et ainsi j'aurai été jusqu'au bout fidèle à mes devoirs d'épouse et de mère.
Je pourrai à la fois, au pays, m'occuper de la famille,
Et en terre d'exil vous tenir compagnie.
A peine ai-je fait ce rêve en fermant les yeux
Que j'entends le son du tam-tam qui annonce les veilles.

VII

Les sons du tam-tam se précipitent, annonçant une veille.
Je suis réveillée en sursaut, et voilà mon rêve qui prend fin.
De lourdes gouttes de rosee tombent sur les feuilles de bananier ;
Un vent froid passe à travers les stores :
Une âme désenchantée dans un décor de désespérance !
O ciel, ô terre, pourquoi vous montrer si cruels ?
On s'aime et on ne peut pas vivre ensemble.
Il ne reste qu'un espoir : c'est de se rencontrer dans une vie future.

VIII

Serons-nous ensemble dans une vie future ?
Celle-ci est déjà à jamais gâchée.
On est réduit à vagabonder en rêve en suivant les traces du papillon,
Et à guetter le vol de l'oie sauvage pour attendre des nouvelles problématiques.
De quelque façon qu'on envisage la vie, le sort qui vous attend est celui d'un poisson dans un bocal,
Et de l'oiseau dans la cage
Puisqu'il ne nous est pas donné de jouir ensemble de la vie,
Pourquoi nous séparer l'un de l'autre, ô mon mari !

IX

O mon mari, connaissez-vous toute l'étendue de ma douleur ?
La tempête s'élève inopinément sur une terre tranquille.
Et sous le vaste ciel, nous voilà aux antipodes l'un de l'autre.
Le père et le fils vivent dans un coin de la mer immense.
L'écheveau embrouillé de la tristesse ne se dénoue pas encore,
Que le torrent des larmes coule intarissable.
Dégoûtée de la vie, je m'efforce avec peine de vivre,
Et tard dans la nuit, je veille sous la lune solitaire.

X

Sous la lune solitaire, je ne fais que verser des larmes,
Et du fond de ma bouche je sens monter un goût d'amertume.
Je suis comme une poule d'eau dont la voix commence à faiblir à force de lancer des cris éperdus dans l'espace,
Ou comme la cigale dont le corps s'épuise déjà sous la rosée.
J'entends dans la nuit le tocsin du village lointain qui fait : *cốc ! cốc !*
Et la cloche de la vieille pagode qui sonne : *boong ! boong!*
Qui connaîtra jamais les sentiments d'amour et de souvenir qui tourmentent mon cœur,
O mon mari, ô mon fils !

ELOGE DU THÉ

« . . . Nous attendons le grand Avatar. En attendant, dégustons une tasse de thé. La lumière de l'après-midi éclaire les bambous, les fontaines babillent délicieusement, le soupir des pins murmure dans notre bouilloire. Rêvons de l'éphémère et laissons-nous errer dans la belle folie des choses. . . »

Ces belles paroles poétiques sont d'un lettré japonais, auteur d'un petit livre délicieux intitulé : *Le Livre du Thé*. Okakura Kakuzo, – c'est son nom, a écrit deux autres ouvrages plus importants : *Les Idéaux de l'Orient* et *Le Réveil du Japon*. Ces œuvres composées en anglais pour atteindre un public plus large avaient paru depuis 1903 - 1906; elles ne furent traduites en français que beaucoup plus tard, la première tout récemment (1927), les deux dernières pendant la guerre, en 1917.

Le Livre du Thé dont nous voulons parler ici, est un éloge délicat et profond, à la fois documenté et lyrique, de la boisson préférée des peuples d'Extrême-Orient. Il expose, sous une forme infiniment séduisante et nuancée, toute une conception de la nature et de la vie, qui a ses racines dans les plus vieilles philosophies de l'Asie, et dont le Thé, avec son cérémonial et sa technique, est en quelque sorte le symbole.

En effet, ce liquide ambré ou doré, cette infusion qu'on vous sert toute chaude dans des tasses minuscules, n'a pas seulement pour objet de calmer la soif, pour vertu « de soulager la fatigue, de fortifier la

volonté, de délecter l'âme » même. Elle s'accompagne d'un cérémonial raffiné, d'une sorte de rituel qui reflète une conception de la vie qui ne manque pas de charme, mais que les nécessités actuelles rendent de plus en plus difficile à réaliser complètement. Celle-ci vaut par cela même d'être rappelée, méditée, avant que l'enseignement ou le goût ne s'en perde tout-à-fait.

A la différence de toute autre boisson : le vin, la bière, le café, le cacao, le thé, par sa légèreté, sa subtilité, et dirions-nous, son charme discret et sa grâce, ne procure pas ce plaisir un peu grossier qui provient d'une jouissance toute physique, ou cette griserie qui embrume le cerveau et trouble l'âme, mais verse au contraire de la clarté, de la sérénité dans l'esprit, le rendant plus apte à la contemplation et à la méditation. Il correspond à un état mental quelque peu détaché des contingences de la vie, qui se rapproche de celui du sage ou de l'artiste. Aussi de bonne heure, les lettrés, les philosophes, les artistes se sont-ils ingéniés à lui donner une signification, un goût, une saveur transcendantale, qui en fait en quelque sorte une *boisson philosophique*, si je puis ainsi m'exprimer. Ils ont imaginé à son endroit tout un ensemble de règles, de prescriptions qui équivalent à un canon artistique, ou à un rituel religieux. Et effectivement, ils en ont fait une religion : la religion du thé, — *théisme*. suivant l'expression d'Okakura Kakuzo, — qui résume à leurs yeux les trois doctrines fondamentales qui constituent les assises spirituelles de l'âme extrême-orientale.

« Dans le liquide ambré qui emplit la tasse de porcelaine ivoirine, dit l'écrivain japonais, l'initié

peut goûter l'exquise réserve de Confucius, le piquant de Lao-tseu et l'arome éthéré de Çakyamouni lui-même. »

Ainsi le rite coutumier que chacun de nous accomplit tous les jours en dégustant le thé dans de fines tasses de porcelaine, réalise, si nous savons en pénétrer le sens profond, la somme et l'essence même du confucianisme, du taoïsme et du bouddhisme.

Le lettré parfait, c'est celui qui a su, pour s'en nourrir l'esprit et s'en délecter l'âme, extraire de ces trois doctrines la quintessence C'est celui également qui sait le mieux accomplir le rite du thé. Il ne boira pas comme le vulgaire qui satisfait un besoin en avalant des verres d'eau insipide. Avant de porter à sa bouche le breuvage idéal, il saura se mettre en état de grâce. Il choisira un lieu convenable, en harmonie avec son état d'âme. La « chambre de thé » sera très simple : ce sera une pièce retirée au fond d'un jardin ou d'un appartement donnant sur une cour intérieure ornée de plantes d'agrément, de rochers artificiels où poussent des orchidées rares. Elle sera très sobrement décorée : au mur un *kakemono* portant une peinture ancienne, entre deux sentences parallèles dont la belle calligraphie ne le cède qu'à la profondeur de l'idée qui y est exprimée ; au milieu, sur une petite table, un brûle-parfum ou un vase et sur une autre plus large le service à thé qui se compose d'une petite theière en vieille poterie couleur de brique, d'une grande tasse et de quatre petites dans deux soucoupes, le tout en porcelaine de choix aux dessins assortis dont le motif principal est, par exemple, une promenade en sampan sur la rivière de Xich-bich. A côté, sur un escabeau, ou même à terre,

un petit fourneau avec ses accessoires, la bouilloire en terre ou en métal et la carafe contenant une eau fraîche et pure, puisée si possible à une source de montagne. En vrai « maître du thé », notre lettré préparera lui-même le breuvage et en compagnie de quelques amis choisis il le dégustera en improvisant des vers, en admirant un tableau, en faisant la critique d'un livre ou en dissertant sur des sujets d'ordre littéraire ou philosophique

Voilà, avec des différences plus ou moins grandes dans la disposition du lieu ou dans le cadre, comment se pratique la « cérémonie du thé » en Chine, au Japon, en Annam : plus solennelle et plus compliquée peut-être en Chine, du moins dans la vieille Chine, plus naturelle et aussi plus raffinée et d'inspiration plus profonde au Japon, et en Annam empreinte d'un certain maniérisme décadent.

En Chine, c'est à partir des Đường (Tang, 7e-9e siècle) que le « théisme » devint de plus en plus florissant et donna naissance à trois écoles successives : école du thé bouilli, école du thé battu ou thé en poudre et enfin école du thé infusé.

Tous les lettrés connaissent le poème célèbre de Lư Đồng 盧同 des Đường dédié à la boisson par excellence:

« . . . La première tasse humecte ma lèvre et mon gosier, la seconde rompt ma solitude, la troisième pénètre dans mes entrailles et y remue des milliers d'idéographies étranges, la quatrième me procure une légère transpiration et tout le mauvais de ma vie s'en va à travers mes pores ; à la cinquième tasse je suis purifié ; la sixième m'emporte dans le royaume des immortels. La septième ! Ah ! la septième, mais je n'en puis boire davantage ! Je sens seule

ment le souffle du vent froid gonfler mes manches. Ah ! laissez-moi monter sur cette douce brise et qu'elle m'emporte dans le séjour des bienheureux... »

Au Japon, l'alliance du taoïsme avec une école bouddhique, le *Zen* (en sanscrit *dhyana*, en annamite *Thiền* ou école de la méditation), a donné un essor inoui à l'art en général et au « théisme » en particulier.

« Le thé devint chez nous, dit Okakura, plus qu'une idéalisation de la forme de boire : une religion de l'art de la vie. Ce breuvage devint un prétexte au culte de la pureté et du raffinement, une fonction sacrée où l'hôte et son invité s'unissaient pour réaliser à cette occasion la plus haute béatitude de la vie mondaine... »

En Annam, le « théisme » a toujours été cultivé avec ferveur par l'élite lettrée. Un écrivain de la fin des Lê (18e siècle), Phạm Huy-Hổ, a consacré tout un chapitre de ses « Notes et Souvenirs » (*Vũ-trung tùy-bút*) à la cérémonie du thé qu'il décrivait avec beaucoup de détails. Lui-même fut un « théiste » fervent, et c'est avec des accents de poète qu'il parlait chaque fois de sa boisson préférée.

« Quand j'étais maître d'école à Khánh-vân, disait-il, je venais souvent en compagnie de Maître Tô, un lettré du village, à la pagode de Vân, et nous préparions le thé, soit dans la pagode même, soit sur un monticule qui se trouve derrière et près duquel coule une source limpide. Et c'est en regardant les nuages qui vont et viennent, s'assemblent et se dispersent, en entendant les oiseaux chanter sur les branches, en voyant passer les paysans sur la route que nous dégustions notre breuvage et improvisions des vers... »

De nos jours, si le thé est toujours la boisson nationale, le théisme est près de disparaître. D'ailleurs, sauf au Japon où une élite consciente cherche à renouer les belles traditions du passé, en Chine même il ne doit pas être bien prospère.

Ici, dans les milieux « select », dans la haute société, en dehors du thé on commence à prendre le vin, la bière, le champagne ou le... whisky-soda... C'est le progrès.

DES CLERCS QUI NE TRAHISSAIENT POINT

On connaît le livre fameux de Julien Benda : *La Trahison des Clercs.* Le lettré, le savant, le penseur, l'artiste, le « clerc », en un mot, qui par vocation ou par goût poursuit des fins désintéressées, trahit sa destination s'il sacrifie au démon de la politique et s'engage dans des luttes partisanes. Il doit pouvoir dire : « Mon royaume n'est pas de ce monde », et laisser aux « laïcs » tout le domaine de l'activité pratique. Enfermé dans sa tour d'ivoire, il ne doit parler au monde que « dans le mode du transcendant ».

La ruine même de sa patrie doit le laisser indifférent, et il ne saurait éprouver à cet égard d'autre sentiment que celui exprimé par Guichardin dans cette page curieuse :

« Toutes les cités, dit cet écrivain du 15e siècle, tous les Etats, tous les royaumes sont mortels, toute chose, soit par nature, soit par accident, trouve un jour sa fin. C'est pourquoi un citoyen qui assiste à la fin de sa patrie ne peut s'affliger de l'infortune de celle-ci avec autant de raison qu'il s'affligera de sa propre ruine : la patrie a subi sa destinée que de toute manière elle devait subir ; la disgrâce est tout entière pour celui dont le triste partage a été de naître au temps où devait avoir lieu un tel désastre. »

Ce détachement extraordinaire s'explique par cette raison qu'il existe au-dessus des patries et des peuples, un domaine d'activité supérieure qui est proprement

universel et qui est la patrie véritable de tous ceux qui font vœu de « clercs ». Ils ne doivent s'attacher à aucune autre qu'à celle-là, sous peine de trahir leur vocation et de déchoir de leur dignité.

La thèse de Benda ainsi présentée me paraît trop exclusive. Elle renferme, certes, une part de vérité, en ce sens que le clerc a tout intérêt à s'abstenir de luttes politiques pour conserver la sérénité de son esprit et la rectitude de son jugement, mais elle dénote un orgueil exagéré et a je ne sais quoi de tendu et d'un peu inhumain.

C'est trop forcer la nature que de l'obliger à se contrarier elle-même. Tout homme digne de ce nom a le désir naturel de se dévouer au bien de son pays et de sa race. L'amour de la patrie est un sentiment inné en l'homme. Le refluer, le réprimer, l'empêcher de se manifester est un acte ou un geste qui va à l'encontre d'un des instincts les plus puissants de la nature humaine. Le clerc, plus que tout autre, doit, au contraire, travailler à l'épurer, à le rehausser, à lui donner plus de valeur et plus de noblesse. Comment pourrait-il alors se désintéresser de la chose publique et rester indifférent au sort de sa patrie ? Ce serait là une trahison, et une véritable !

Combien à cette indifférence inhumaine, à cette raideur hautaine du clerc de Benda, préférerais-je le tact, la mesure, la diligence, la souplesse, l'humaine sagesse et la douce philosophie de ces clercs de la Chine antique et de l'Annam d'autrefois qui fut son élève !

Ces hommes se mettaient au service du prince, se dévouaient à la chose publique, s'occupaient du

bien de la cité, travaillaient au bonheur du peuple, tout en cultivant les lettres et la philosophie, tout en conservant en eux cette flamme de l'idéal qui les élevait au-dessus d'eux-mêmes, ce souffle de la poésie qui les faisait communier avec la nature tout entière, et ce détachement philosophique qui les rendait insensibles aux caprices de la fortune et aux coups de l'adversité.

On comptait parmi eux les plus importants personnages de l'empire, la plupart des grands dignitaires. Ceux-ci, comme l'a dit Saint-Evremont en parlant de certains Romains, « ne renonçaient pas à l'homme en faveur du magistrat. »

L'écrivain Abel Bonnard, dans son beau livre *En Chine*, a dit de ces clercs qui furent souvent des hommes d'action remarquables et de grands serviteurs du pays :

« Ils emportaient dans l'action où ils étaient engagés les scrupules, les rêves, la délicatesse frileuse de l'homme d'étude. Mais comme ils gardaient l'habitude de se retirer en eux-mêmes, ils ne perdaient pas non plus celle de se rattacher à l'univers, et en sortant des intrigues de la cour ou du souci des affaires, ou des recherches de la pensée, ils sentaient le vent frais passer sur leur front, et ils admiraient l'automne. »

Car tous ces clercs qui ne dédaignaient pas l'action, étaient des poètes ; ils le restaient au milieu même de la mêlée dans laquelle ils étaient engagés, grâce à quoi ils pouvaient la dominer, et au sortir du tumulte, retrouver tout entières la sérénité de leur esprit et la fraîcheur de leur âme.

Et Abel Bonnard, faisant allusion au monde moderne et au morcellement de la vie en compartiments séparés qui le caractérise, ajoute :

« Qu'on pense au charme singulier, à la saveur rare qu'auraient chez nous, les poèmes d'un savant, d'un ambassadeur, ou d'un vieux ministre, qui auraient gardé assez de supériorité pour dominer ce qu'ils ont appris, assez d'indulgence pour intéresser encore à la douceur d'un beau jour, leur cœur lassé de la vie ! »

De tels hommes n'étaient pas rares en Chine et en Annam, et les poèmes qu'ils ont composés dans leurs moments de loisir ou de retraite, nous montrent que malgré leurs fonctions qui les mêlaient aux affaires publiques, ils sont restés jusqu'au bout des clercs dignes de ce nom et n'ont jamais trahi leur mission.

Tel ce Bạch Cư-Dị (Pe Kiu-Yi) qui vivait sous les **Đường**, de 792 à 846, et qui fut un grand dignitaire, mêlé de près à la vie de la Cour et à ses intrigues.

Il n'y avait pas de magistrat plus sérieux, ni plus grave « . . . Mais il s'était arrangé un jardin où il se retirait et s'émancipait avec ses amis. L'Empereur, quand il fut mort, fit graver ses vers sur la pierre et l'on acheta fort cher le droit d'en prendre des copies. Quand une caravane d'étrangers partait de la capitale, ce n'était pas assez qu'elle rapportât les soies les plus riches, les thés les plus rares, s'il n'y avait pas dans son bagage quelques poèmes de Pe Kiu-Y » (A. Bonnard).

En voici un intitulé *Chant des sentiments d'autrefois*, dans lequel il racontait comment, devenu

vieux et malade, il s'était décidé à se séparer de sa belle favorite Fan-Su et de son cheval blanc à crinière noire, et finalement y renonçait, devant l'attendrissement que lui causait la perspective de cette séparation :

« J'allais vendre mon cheval blanc et renvoyer « Branche de Saule » (nom d'un morceau de musi- « que et surnom de Fan-Su). Elle a voilé ses noirs « sourcils ; il a traîné son licou d'or. Le cheval, faute « de paroles, a retourné la tête et a henni longuement. « et Branche de Saule, après avoir salué deux fois, s'est « prosternée et elle a dit : « Maître, vous avez monté « ce cheval cinq ans ; cela fait mille huit cents jours. « Il vous a porté avec une douceur débonnaire, sans « prendre le mors aux dents, sans faire d'écarts. Moi, « je vous ai servi dix ans, ce qui fait trois mille six « cents jours, attentive à vous présenter le linge et le « peigne, sans me plaindre ni rien gâter. Maintenant, « quoique je sois peu de chose, j'ai toujours de la force « et de la fraîcheur, et le poulain est encore dans sa « fleur, sans boiterie, sans défaut. Pourquoi n'usez-vous « pas de sa vigueur pour suppléer vos jambes malades ? « Pourquoi ne profitez-vous pas de mes chants, pour « égayer la coupe que vous buvez par hasard ? Faut- « il nous renvoyer tous deux en un seul matin et sans « espoir de retour ? Voilà ce que Su désirait vous dire « avant de partir, comme aussi votre cheval, quand « il a henni à la porte. En voyant ma détresse, à moi « qui suis une femme, en entendant son cri, quoiqu'il « ne soit qu'un animal, notre maître seul restera-t-il « insensible ? »

« Je levai les yeux et soupirai. Je baissai les yeux et souris. Puis je dis :

« — Cher cheval, cesse de hennir. Douce Su, séche « ces larmes amères. Car tu vas retourner à l'écurie. « Car vous allez rentrer dans l'appartement des fem- « mes. Oui, bien que je sois en vérité fort malade et que « ma vie touche à sa fin, l'histoire de Hsiang-tchi n'est « pas encore mon fait. Puis-je perdre en un seul jour, « le cheval que j'ai monté et la dame que j'ai aimée ? « Su, ô Su, chantez encore une fois la « Branche de « saule », car je veux vous verser du vin dans cette « coupe d'or et vous emmener avec moi dans le pays « de l'ivresse ! » (1)

Qu'il est touchant ce poème, œuvre d'un homme qui a fait le tour de la vie, de ses grandeurs et de ses misères, et qui est encore capable de s'émouvoir devant le charme d'une femme, la beauté d'un chant, la fidélité d'une bête courageuse et noble !

Mais plus caractéristique encore est l'exemple de Nguyễn Công-Trứ qui vivait plus près de nous, dans la première moitié du 19e siècle, et qui fut vraiment un clerc peu banal.

Tour à tour mandarin civil et militaire, ministre à la Cour, élevé au faîte des honneurs, puis rétrogradé et devenu un simple citoyen, bien plus, un soldat de dernière classe envoyé par sanction disciplinaire dans des garnisons lointaines et malsaines, réintégré après dans les cadres et obligé de gravir à nouveau tous les échelons de la hiérarchie, à partir du plus bas, chargé des expéditions les plus périlleuses contre des chefs de bande et des rebelles, nom-

---

(1) Abel Bonnard, *En Chine*, pp. 241-242,

mé enfin intendant de la colonisation avec mission de mettre en valeur les immenses étendues de lais de mer qui bordaient les provinces de Nam-dinh, de Thai-binh, de Ninh-binh, et d'y amener des habitants venus d'autres territoires peuplés pour former de nouveaux villages ; il n'y a pas de vie plus remplie ni plus mouvementée que la sienne. Et avec cela il trouvait encore le moyen d'alimenter la chronique galante d'aventures originales. Mais il fut surtout un lettré et un poète fameux, un fervent amant des muses et des aimables *geishas* qui les incarnaient.

Il composait à leur intention des chants qui étaient des modèles du genre et qui sont encore récités aujourd'hui, avec prédilection, dans la séduisante corporation des chanteuses. Ces chants sont empreints d'une philosophie sereine qui contraste étrangement avec une vie si active. Ce contraste s'explique par la hauteur d'esprit de cet homme et par sa grandeur d'âme qui le faisaient dominer la vie même qu'il menait et dont les vicissitudes ne l'atteignaient pas, pour ainsi dire.

Je traduis ci-après un de ses poèmes intitulé *Chant d'un original*, qui résume en quelque sorte la philosophie de sa vie :

« Homme, rien de ce qui intéresse les hommes ne « saurait me laisser indifférent.

« Je suis, paraît-il, doué de talents exceptionnels. « Reçu premier dans les concours, j'ai été ministre, « puis gouverneur de province. Et par dessus le mar- « ché, on me dit versé dans l'art de la guerre.

« J'ai été l'adjoint du général en chef pendant l'ex- « pédition du Cambodge, puis je suis redevenu préfet « de Thừa-thiên.

« Depuis que je me suis retiré des fonctions publi-
« ques, je mène la vie d'un original, monté sur un
« cheval ou un bœuf aux clochettes d'or.

« Me voici devant une montagne couverte de nua-
« ges blancs. Il y a là une pagode ; je m'y retire, moi,
« guerrier devenu disciple du dieu de la miséricorde.
« Derrière moi me suivent quelques jeunes concubines.
« Le Bouddha lui-même, en me voyant, ne peut s'em-
« pêcher de rire de l'original que je suis.

« Le succès ou l'insuccès me laisse indifférent.
« L'éloge ou la critique passe à côté de moi comme un
« vent frais.

« Je chante, je bois, je bats le tam-tam. Je ne suis
« ni Bouddha, ni immortel, mais je suis détaché de
« tous les liens vulgaires.

« Et si je peux me flatter d'avoir égalé les plus fa-
« meux ministres de l'antiquité, c'est que j'ai toujours
« rempli avec constance mes devoirs vis-à-vis de mon
« Roi.

« A la Cour même, je passe pour un original ! »

Des originaux de cette valeur, on n'en rencontre pas tous les jours. Des clercs comme Pe Kiu-Yi, comme **Nguyễn Công-Trứ**, tout en étant fidèles à leur vocation, remplissaient non seulement avec conscience, mais avec éclat, leurs devoirs d'homme et de citoyen. Ils ne croyaient pas déchoir en se mêlant à l'action. C'étaient des clercs qui ne trahissaient point ni leur mission spirituelle ni leurs devoirs temporels.

LE POÈTE DE LA CITÉ JAUNE
RENÉ CRAYSSAC

Entre l'Annam et nous détruisons les barrières ;
Devant l'autel du Beau tous les lettrés sont frères. . .

MAT-GIANG (alias CRAYSSAC)

* * *

M. Paul Munier a déjà dit dans ce journal (1), avec beaucoup plus de compétence que je ne puis en avoir, ce qu'il fallait dire à propos de la nouvelle œuvre de Mặt-Giăng intitulée: *Le Poème de l'Annam.* Il en a fait ressortir le mérite littéraire et la valeur documentaire. Il en a souligné également la signification au point de vue particulier du rapprochement franco-annamite.

D'autres confrères ont aussi loué en des termes chaleureux le beau talent du poète de la « Cité jaune ».

Que puis-je ajouter de plus à ce concert d'éloges ? Annamite, je m'en voudrais pourtant de ne pas joindre aux compliments qui lui sont venus de toutes parts mon hommage personnel à ce bon ouvrier des lettres françaises, dont toute la carrière est consacrée à chanter mon pays et ma race, à les faire comprendre et à les faire aimer.

Ils sont ainsi quelques Français d'élite qui méritent tout-à-fait notre estime et notre reconnaissance pour l'effort de sympathie et de générosité qu'ils ont

---

(1) *France-Indochine*.

accompli pour se rapprocher de nous, pour pénétrer nos mœurs, nos coutumes, notre langue, nos croyances, nos rites, en un mot notre vie intime. Et ils sont récompensés de cet effort, parce qu'ils sont arrivés à surprendre quelque chose de cette âme annamite réputée si mystérieuse et impénétrable pour les étrangers, et qui n'est une énigme que pour ceux qui n'ont pas su s'y donner avec cœur. A ceux, au contraire, qui, comme **Măt-Giăng**, se sont penchés sur elle avec amour, elle ouvre tous ses secrets et verse tous ses trésors ; elle leur fait comprendre le sens de ses rites millénaires, elle leur fait pénétrer la profondeur de ses coutumes vénérables, et « Sous les griffes du Dragon » fabuleux, gardien mystérieux de la Cité interdite, elle leur fait apparaître la noble ordonnance d'une société parfaite vivant sous le signe de la plus sereine humanité et de la plus haute sagesse.

O vieil Annam gorgé de légendes et de gloire,

s'écrie **Mặt-Giăng**

. . . Ma vie, sur cette terre éclatante exilée,
A la tienne s'est trop intimement mêlée
Pour n'avoir pas capté quelques reflets de toi. .
Sache que certain jour, au contact de tes rites,
De tes mœurs, de ton sol, dans mon âme en émoi,
J'ai senti doucement fleurir l'âme annamite !

Et il s'est tellement identifié à cette âme qu'il étudie avec amour, qu'il évoque avec tendresse, que certains de ses poèmes ont une résonance tout orientale, sont, dirait-on, conçus et écrits par un lettré de chez nous, tant ils font penser à ces délicates peintures monochromes qui ornent nos éventails et nos paravents et qui font la délectation de nos poètes.

Un gong tinte. Une barque passe. Un crabier vole.
Heure exquise où l'essaim des rêves, bande folle
De ramiers bleus, vers la beauté prend son essor. .
Sur les âmes la paix du soir soudain se pose,
Et lentement, suavement, le lac s'endort
Dans l'unanime et clair frisson des lotus roses. . .

Cette description du Grand Lac ne rappelle-t-elle pas à ceux qui connaissent la littérature annamite certains poèmes de **Nguyễn Khuyến** ou de Madame de Thanh-quan ? Ce sont les mêmes touches précises et délicates qui vous posent un paysage à la fois réel et idéal et en font sentir en même temps le charme enchanteur, la suavité profonde.

Selon les critiques chinois et annamites, un beau poème vaut une belle peinture et réciproquement, et il y a en toute poésie de la peinture comme dans toute peinture de la poésie. En traçant de petits tableaux comme celui-ci, **Mặt-Giăng** se conforme tout-à-fait — sans s'en rendre compte peut-être — au canon artistique de ce pays :

Banians, cocotiers, badamiers, hibiscus
Profilent sur le ciel leurs détails de feuillages. . .
L'eau, par instants furtifs, s'argente d'un sillage
Qui déchaîne d'obscurs frissons dans les lotus. . .

Toujours majestueux, immobile, serein,
Le lac, le Petit Lac aux beaux reflets d'opale,
Pensif, écoute, au pied des calmes tamarins
Pleuvoir sur son cristal les sons et les étoiles.

Le livre tout entier se présente lui-même sous la forme d'un *tứ-bình*, une de ces peintures à quatre tableaux qui se succèdent et se complètent, présen-

tant le paysage sous quatre aspects différents. Les quatre tableaux ici marquent les quatre étapes d'une sorte d'initiation aux choses de ce pays, aux mystères de l'âme annamite, aux arcanes de la cité jaune.

Le premier tableau tout éclatant de lumière et de couleurs vous présente le pays tonkinois sous ses aspects coutumiers : la rizière et la pagode, le buffle et le *nhà-quê*, l'aréquier et le bambou, la torpeur des journées d'été et la grisaille des jours de crachin où la nature tout entière semble se perdre dans

Une âpre symphonie en «cunao» majeur. . . ,

le tout comme recouvert par une épaisse jonchée de fleurs écarlates, de fleurs de flamboyants, arbres-martyrs et arbres-rois.

C'est là la première étape de l'initiation, le premier contact de l'Occidental avec la terre et le ciel tonkinois. Beaucoup s'arrêtent là, ne vont pas plus avant, se contentant de saisir seulement le côté extérieur des choses. Il en résulte des œuvres brillantes, qui séduisent peut-être, mais n'apprennent pas grand' chose.

La seconde étape nous introduit dans un monde plus abstrait, dans la forêt des symboles et des rites. Nous sommes ici « sous les griffes du Dragon », le « totem officiel de l'Annam ». Le tableau se fait plus sévère : ce n'est plus le flamboyant éclatant, c'est le sombre banian hanté des esprits, dont les branches portent des pots de chaux et qui abrite sous son ombre un petit pagodon où clignote une lumière tremblotante. Nous sommes dans le monde des génies et des timmortels, des fées bienfaisantes et des *ma-quî* dia-

boliques. Les dessins ont ici un sens caché, ésotérique. La chauve-souris représente le bonheur, la tortue la longévité, et la plaque ronde où au milieu des huit trigrammes évoluent les deux principes, c'est l'univers même avec ses mutations incessantes et ses transformations continuelles. Quand on a pénétré le sens de ces symboles, on est préparé à entrer dans l'enceinte interdite, au cœur même de la cité jaune, qui s'ouvre avec le troisième tableau.

Il représente une vaste maison annamite avec ses trois pièces centrales et ses deux ailes latérales, avec ses colonnes en bois de *lim*, ses lits de camp sculptés, ses panneaux laqués, ses sentences parallèles. Au milieu, l'autel des ancêtres. Dans une pièce à côté, accoudé à une table basse placée au milieu d'un lit de camp, à côté d'une pipe à eau ornée d'un long tube en bambou flexible, est assis un vieux lettré aux lunettes d'or, « à la barbiche de chèvre ». Sur un banc, plus bas, un jeune homme à l'attitude respectueuse, qui semble écouter religieusement. Et dans une chaise, un lettré occidental qui, malgré son costume étranger, ne paraît pas du tout dépaysé dans ce vieux cadre.

Le vieux lettré, c'est « Monsieur Prune » ; le jeune homme, c'est son fils, à qui il donne des conseils empreints de la plus haute sagesse, à qui il répète, comme un *leit-motiv*, cette recommandation : « Garde ton âme, mon enfant, garde ton âme. . . » Et le lettré occidental, c'est Mặt-Giăng lui-même, qui a réussi à gagner l'amitié du vieux sage et qui est en train de discuter avec lui sur les graves problèmes posés par la rencontre de l'Occident et de l'Orient, sur « la question du système patriarcal en contact avec l'in-

dividualisme ». Ces discussions et ces enseignements sont consignés en des sonnets à l'allure didactique, pleins de sens, mais dénués de toute vaine parure littéraire, qui font peut-être regretter à quelques lecteurs les rimes riches et le « romantisme échevelé» des poèmes du premier tableau, mais qui sont tout-à-fait dans la tradition de ce pays où l'on a coutume de mettre en vers des sentences et des maximes.

Enfin le dernier tableau est d'inspiration plus occidentale. Car, chose curieuse, si dans ce pays la fée brune ne manque pas d'amants, elle n'est presque jamais chantée par les poètes. Et il ne vient pas à l'esprit d'un artiste de représenter une fumerie. En tout cas, l'idée est jolie : c'est « à l'ombre des pavots» que s'achève l'initiation, dans une atmosphère de rêve, dans une extase indicible, dans une apothéose de grise fumée, au son argentin des « frêles guitares.»

Tel est ce magnifique « Poème de l'Annam » qui déroule à nos yeux ses quatre tableaux symboliques. Il résume et peut-être clôt pour le moment, — car l'auteur paraît orienter son activité littéraire vers le roman, l'essai et le théâtre. — une œuvre poétique de vingt-cinq ans.

Vingt-cinq ans d'un effort continu et soutenu vers plus de compréhension et plus de perfection ; vingt-cinq ans consacrés à magnifier dans la langue des dieux, un pays et un peuple! La constance de cet effort et sa ferveur imposent le respect, commandent la gratitude. Ces sentiments sont partagés par tous les lettrés de ce pays qui depuis longtemps reconnaissent l'auteur du *Poème de l'Annam* et le traducteur du *Kim-Vân-Kiều* comme un des leurs.

HOMMAGE A MADAME J. DUCLOS-SALESSES

Madame Jeanne Duclos-Salesses n'est plus.

Un bref radio vient de nous apporter la nouvelle de sa mort survenue à Vichy le 3 août dernier (1), — dans des circonstances tragiques, s'il faut en croire une information complémentaire donnée par un journal de Cochinchine.

Cette triste nouvelle plonge dans la consternation les nombreux amis que cette femme de talent et de cœur comptait dans les milieux annamites.

Je voudrais, en leur nom à tous, rendre un suprême hommage à notre grande amie disparue.

D'autres plus qualifiés ont étudié ou étudieront son œuvre littéraire, en faisant ressortir ce qu'elle présentait déjà d'original et ce qu'elle promettait davantage encore pour l'avenir, — promesses, hélas ! à jamais ensevelies dans la tombe

Je voudrais essayer seulement de dire en quelques mots, la place que cette femme d'élite a tenue dans notre estime et notre sympathie, et ce, par un heureux concours de circonstances, mais surtout grâce à un ensemble de rares qualités d'esprit et de cœur.

Madame Jeanne Duclos-Salesses a réalisé cette chose qui ne se rencontre pas tous les jours dans les rela-

---

(1) 1929

tions franco-annamites : une véritable amitié intellectuelle avec des hommes et des femmes de ce pays.

Son âme de poète et son cœur de femme ont supprimé dès le premier abord toute la distance qui sépare les individus et les races. Et tout de suite on se sentait à l'aise et pour ainsi dire de plain-pied avec elle, transporté sur un autre plan que celui des ordinaires relations entre Français et Annamites : celui de l'intuition et de la sincérité.

Sincérité, bonté, telles étaient ses qualités principales, qui, jointes à un esprit primesautier, une intelligence vive et une franche camaraderie, faisaient de son commerce un plaisir rare.

Bonne surtout, elle le fut, et compatissante. Ayant elle-même souffert de la vie, elle comprenait toutes les formes de la souffrance, elle était accessible à toutes les nuances de la pitié. En se penchant sur le berceau d'un pauvre petit être à peine conscient, tiraillé entre la vie et la mort, et dont la douleur faisait peine à voir, comme en entendant les confidences d'une femme malheureuse qui, arrivée à l'automne de sa vie, faisait la somme de ses misères et de ses déboires et lui ouvrait tout grand son cœur vide :

Vie pesante, vie solitaire,
— Grand cœur profond, cœur de misère,
Et dans ce cœur, hélas ! plus rien . . . — (1),

---

(1) *Madame Automne, chanteuse d'Annam*, dans *Qui se joue dans le vent*, Figuière éditeur.

des larmes lui vinrent aux yeux, de véritables larmes de mère et de sœur. Et on sentait alors que cette douleur était vraiment sincère, inspirée par un profond sentiment de compassion humaine, et n'était pas, comme on pourrait le croire de la part d'une femme de lettres, le fait d'une exaltation passagère ou la manifestation d'une superficielle sensibilité d'artiste.

A ces qualités de cœur, notre amie joignait une grande modestie, un ardent désir de s'instruire, de s'instruire surtout dans les choses de ce pays qu'elle avait appris à aimer et qu'elle désirait mieux connaître.

Que de fois elle me disait : — J'aime votre pays. J'ai une profonde sympathie pour votre peuple. Jusqu'ici je n'ai connu que les aspects extérieurs de votre vie. Son pittoresque me séduit. Je n'ai pas cherché à approfondir. Mais je sens que je ne ferai rien de durable si je ne dépasse pas le côté superficiel des choses. Je voudrais saisir quelques aspects intimes de l'âme annamite. Aidez-moi, instruisez-moi, initiez-moi à votre vie familiale et sociale, au mécanisme de vos institutions, de vos mœurs, de vos sentiments même. Vous verrez que vous serez content de moi : je serai une élève docile et appliquée, qui ne demande qu'à aimer et à comprendre. . .

Et c'était, en effet, un plaisir que de l'aider ainsi à s'initier aux choses annamites. Elle aimait tout, elle comprenait tout ; et si elle ne saisissait pas toujours avec son intelligence — tant les conceptions qui sont à la base de notre vie familiale et sociale diffèrent parfois des conceptions occidentales — elle sympathisait avec son cœur. Elle trouvait tout naturel ; rien ne l'offusquait ; elle s'intéressait à tout, elle

s'enthousiasmait pour tout ; aucun préjugé n'interposait entre elle et les réalités locales le mur de la prévention, du dédain ou de l'indifférence. Les détails didactiques ne la rebutaient pas ; les considérations philosophiques, les discussions philologiques même — dont son professeur improvisé, par déformation professionnelle peut-être, ne pouvait pas toujours se défendre — n'avaient le don de l'exaspérer. C'était vraiment une « élève » idéale.

Ces derniers temps, elle s'intéressait à la poésie annamite. Je l'ai aidée à traduire un certain nombre de poèmes qui devaient former un recueil, une sorte de florilège de nos poètes nationaux. Elle a tout emporté en France où elle devait profiter de son congé pour mettre la dernière main à ses manuscrits. Avant de partir, elle eut même la charmante idée de me demander une préface pour ce recueil, quand il paraîtrait.

Hélas ! il ne paraîtra jamais. Et si ma modestie n'aura pas à souffrir de préfacer une œuvre en français, mon amitié aura toujours le regret de ne pouvoir dire publiquement, du vivant de notre amie, tout le bien que je pense d'elle.

Madame Jeanne Duclos-Salesses n'est plus.

Par le dernier courrier, j'ai encore reçu d'elle une lettre datée du 6 juillet de Vichy, lettre parfaitement calme qui ne présageait rien de sa fin tragique. Elle me disait : « Ne m'oubliez pas, je vous prie, auprès d'aucun de nos amis. Je pense affectueusement à vous tous, et à chacun de vous. . . Je trouve longs les courriers qui se succèdent sans

m'apporter des nouvelles de vous tous, en particulier celles de ma petite Hirondelle chérie. Que vous seriez gentil de ne pas m'oublier. . . »

Non, nous ne l'oublierons pas ; tous, nous garderons d'elle le souvenir d'une femme de cœur, d'une charmante amie, qui, malgré les erreurs ou les faiblesses qu'elle pouvait avoir, — quelle vie humaine n'en comporte pas ? — restera une bonne et brave femme.

Pour moi, en particulier, il me sera difficile de l'oublier : son souvenir est attaché à celui d'un petit être qui me fut cher, à cette pauvre « petite Hirondelle chérie », comme elle l'appelait, qui, un mois après son départ, s'est envolée vers d'autres cieux où depuis deux semaines, elle a dû la rejoindre. . .



TABLE DES MATIÈRES

Pages

Avant-propos 5

La Poésie Annamite 7

Le *Kiều* et son auteur. 39

Histoire de la belle Thúy-Kiều 46

Sur la Rivière des Parfums 57

Le poète Khuất Nguyên (K'iu Yuan) . . . 65

Poètes Chinois 72

Poètes Annamites 80

Éloge de la Traduction. — Un Poème de la Séparation et de l'Exil 88

Éloge du Thé. 97

Des Clercs qui ne trahissaient point . . . 103

Le Poète de la Cité Jaune : René Crayssac . 111

Hommage à Madame J. Duclos-Salesses . . 117

ERRATA

PAGES	LIGNES	AU LIEU DE	LIRE
2	13	Octobre 1930	*Octobre 1931*
7	10	le charmie	*le charme*
7	11	Tout étan	*Tout était*
7	12-13	On n'est tendait	*On n'entendait*
13	21	jeux de mot	*jeux de mots*
23	10	un cage	*un gage*
30	18	vraie poésies	*vraie poésie*
31	33	cinquante an	*cinquante ans*
34	28	avant du....	*avant de....*
38	30	a charge	*la charge*
39	3	3e mois	*8e mois*
76	26	exité	*exilé*
85	30	jesqu'à	*jusqu'à*
108	19	13e siècle	*19e siècle*
114	31-32	trembloante	*tremblotante*

đọc sách Tây, không cần phải đọc sách Tàu, chỉ biết chữ quốc-ngữ cũng có thể thông hiểu được các điều nghĩa-lý làm gốc cho văn-hóa đời xưa đời nay.

Chúng tôi ước-ao rằng sau này người An-Nam chỉ học bằng tiếng An-Nam có thể trở nên được người thông-hiểu, chỉ đọc bằng sách quốc-ngữ cũng đủ bổ-ích được cho trí khôn, ngày ấy thời sự khai-hóa trong nước mới thật là có kết-quả vậy.

Muốn cho đạt được mục-đích đó, điều thứ nhất là cần phải có sách, không phải là sách « văn-chương chơi », mà là những sách thật có giúp được cho sự học.

Những sách ấy, hiện nay còn thiếu lắm.

Bộ « Nam-Phong Tùng-Thư » *này đặt ra là có ý muốn bổ cho sự khuyết đó.*

Chúng tôi định xuất-bản thành sách mỗi quyển chừng 120 trang, bàn-bạc giảng-giải về khắp các vấn-đề văn-học, khoa-học, triết-học, hoặc là biên-dịch, hoặc là soạn-thuật, cốt là cầu lấy cho rõ-ràng đích-xác, có thể làm bộ sách nghiên-cứu để cống-hiến cho các đồng-bào hiếu-học. — Sau mỗi quyển lại phụ thêm mấy trang « Tự-vựng » cắt nghĩa rõ các danh-từ mới và dịch ra tiếng Pháp. Mong rằng sách ra hợp-thời, sẽ bổ-ích được ít nhiều cho các bạn độc-giả.

NAM-PHONG

PHẠM QUỲNH

Bộ « Tùng-Thư » này … mỗi quyển chừng 120 … danh-từ mới, mỗi quyển …

Những sách đã xuất-bản và sắp xuất-bản như sau này :

I. — Văn-minh luận (đã xuất-bản)
III. — Ba tháng ở Paris (—)
III. — Văn-học nước Pháp (—)
IV. — Chính-trị nước Pháp
(Quyền I và II) (—)
V. — Khảo về tiểu-thuyết (—)
VI. — Lịch-sử thế-giới (—)
VII. — Lịch-sử và học-thuyết Voltaire (—)
VIII — Phật-giáo đại-quan (In lần thứ hai)

ĐẶC-BIỆT TRƯỚC-TÁC

I. — L'Idéal du Sage dans la Philosophie confucéenne (Đã xuất-bản)
II. — Le Paysan tonkinois à travers le parler populaire (Đã xuất-bản)
III. — La Poésie annamite (—)

Đương in, sắp xuất-bản :

XI. — Kinh-tế học